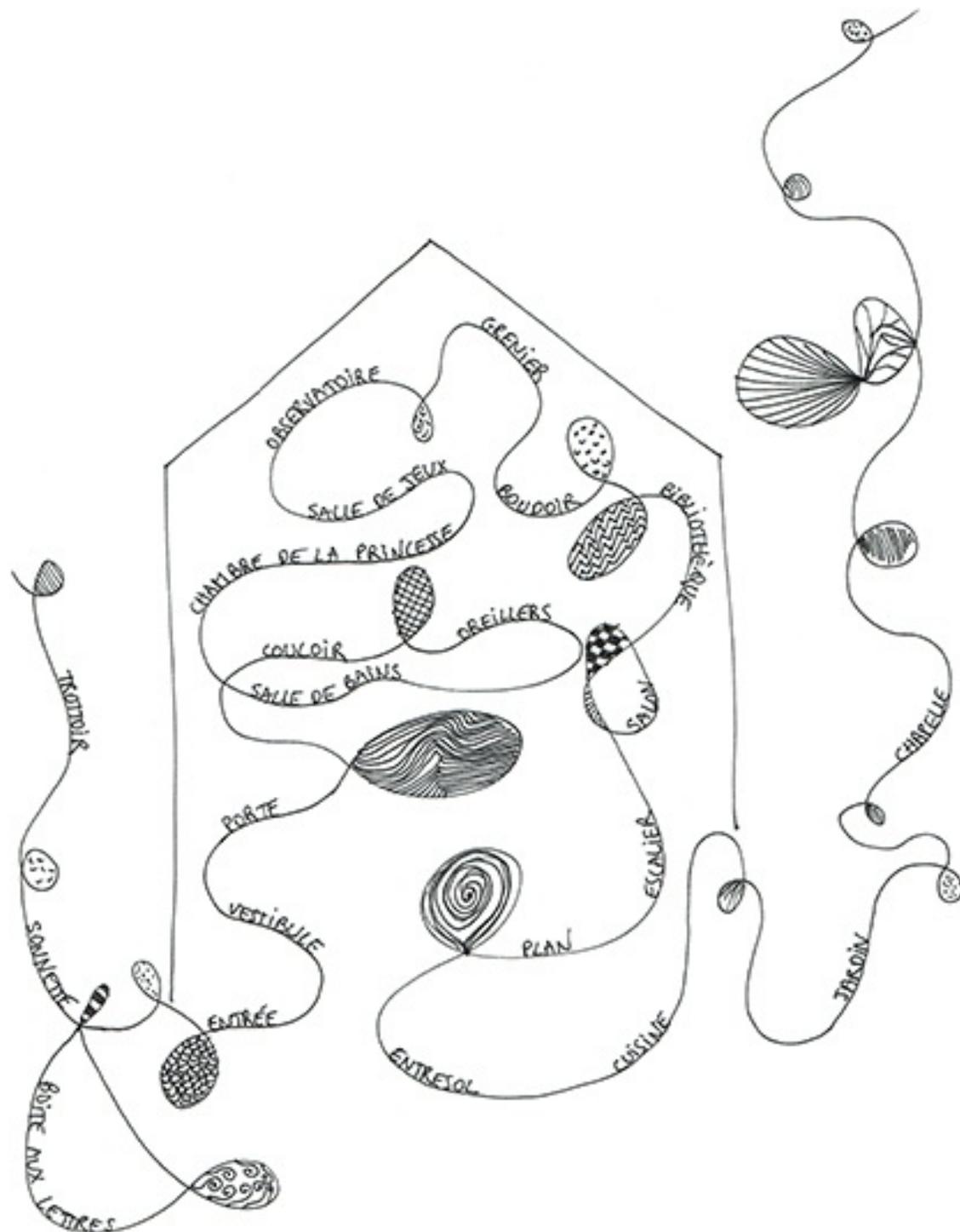


Catherine Degan / Clara Ganem / Michael Hanon / Mathilde Kempf / Claire Lejeune /
Emmanuelle Philippe / Anaïs Pellin / Bénédicte Roegiers / Carlotta Romano /
Emma Stellman / Mat Spilerman / Edith St Mard / Magdalena Urbano + Julia Liban

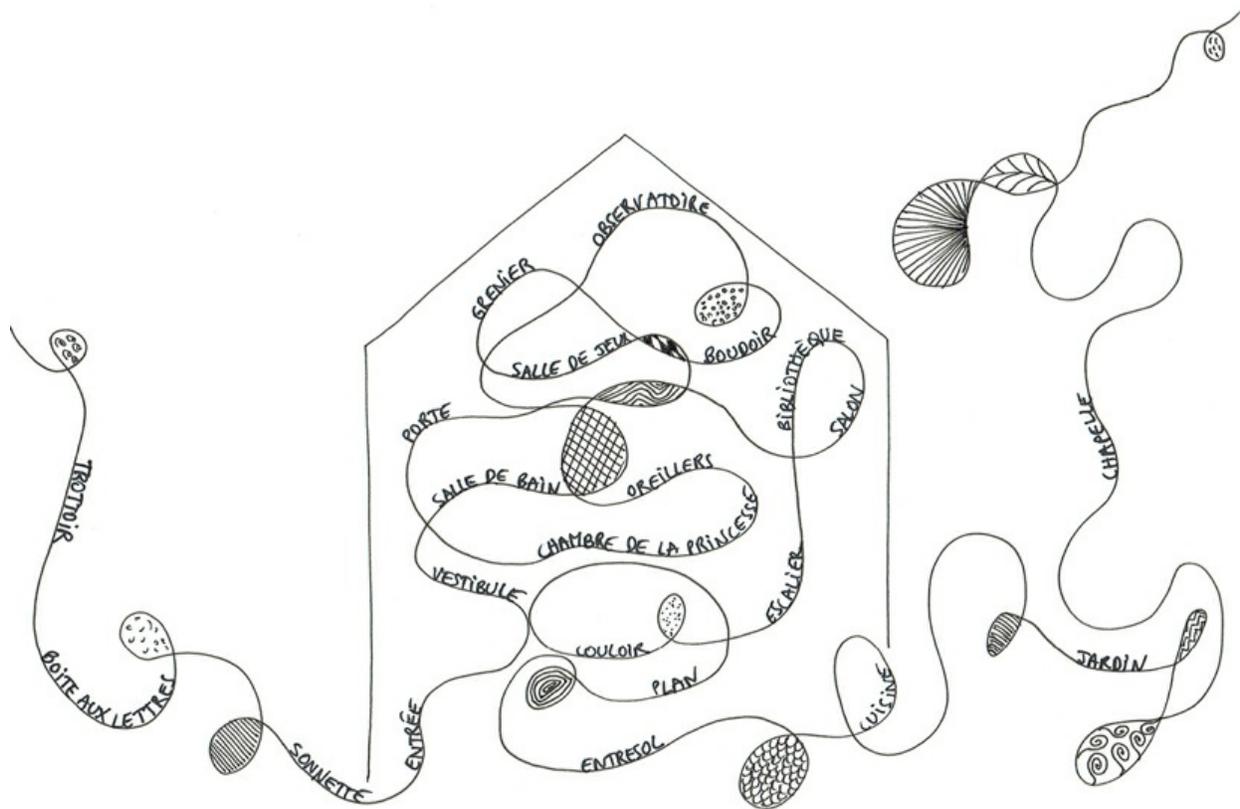
L'Antre Ouvert



•211•

L'ANTRE OUVERT

Catherine Degan / Clara Ganem / Michael Hanon / Mathilde Kempf / Claire Lejeune / Emmanuelle Philippe / Anaïs Pellin / Bénédicte Roegiers / Carlotta Romano / Emma Stellman / Mat Spilerman / Edith St Mard / Magdalena Urbano + Julia Liban [a]



Les clés dorées restent froides et lourdes dans sa paume malgré la chaleur de cette journée d'été. La plus petite clef cherche encore une fois à attirer la main vers son comparse, le trou de serrure interdit, pour que la femme descende dans les entrailles sombres de la maison. Plus elle s'enfoncera, plus l'air sera humide, jusqu'à se confondre avec la sensation des clés sur sa peau.

Une maison forteresse, avec un mur immense, gris, épais, indestructible. Dans un coin, une minuscule porte est gardée par le dragon de l'inconscient. Avec son regard de braise, sa carapace rutilante, ses griffes acérées, peut-on attendre la moindre bienveillance de sa part ? Quelle offrande lui présenter pour qu'il ouvre le passage ?



Maison

L'inconscient est une maison.

Une maison atypique, avec des souvenirs à ne plus savoir qu'en faire.

Une maison qui respire, qui rêve. Qui aime.

Ou pas.

Passages secrets, soulever un cadre, trouver un coffre-fort.

Fenêtres ouvertes fermées, dedans dehors

Rangé dérangé

Cave grenier

Strates de l'histoire

Habitants successifs

Esprits qui demeurent

L'âme de la maison

Les formes de la maison

Un escalier en colimaçon

Côté cour côté jardin

Jardin sans clôture avec un puits sans fond

Sur un bureau, un stylo écrit tout seul.

Fantôme

Des souvenirs à ne plus savoir qu'en faire

Y a-t-il quelqu'un ?

Un maître, un hôte, un autre?

Maître ou ne pas maître?

Naître ou ne pas naître?

N'être ou ne pas être?

Sonnette

Dingue dong,

Hé! Qui va là? Hou! Kèsako ?!

Un fou sans fard, viré du temps ;

Fatras informe, avare et vide.

Avide à mort d'actes manqués.

Poil à rater.

Dérobade désincarnée, horizon qui se fait mirage.

Camarade jamais largué, résistant bien à l'abordage.

Qui nous laisse le coeur béant,

Pris dans les sables émouvants.

Oasis en plein désespoir, rongant son frein dans la quiétude.

Molle béquille ? Soutien sans faille ?

Homme mi-présent, omnifuyant,

Innommé mais toujours muet.

On ne fait qu'un, il est si con,

Un con savant, un con-scient !

Qui sommes-nous ? Quel est ce flou?

Sommes-nous cuits ? Do l'enfant doux,

Gentil chien-chien, brave toutou.

Du tout au rien, bien mal appris.

Esclave ou maître ? Là carrément !

Mister mystère, l'ogre mystique,

La joue cryptique,... et tire ton plan !

Vestibule

Mon mari, l'idiot de service, travaillait pour un homme qui possédait plus de la moitié des domaines de la région. C'était, comme on dit, le roi du pays. Puissant, protecteur, généreux, distribuant des accolades amicales comme un dictateur offrirait des portraits de lui. Et ma moitié exécutait consciencieusement toutes les tâches que son maître lui donnait, agissant comme un âne sans ego. Un vrai minable avec une position de quasi domestique. De ce fait, il recevait une confiance absolue, mais tout de même. Pas un roi.

On sonna. Dans une brume d'ennui et de rêvasserie j'ouvris la porte moi-même. Devant moi se tenait une créature. Elle avait les pieds comme des couteaux tranchants. Elle (mais comment être sûre que ses attributs soient bien féminins?) m'annonça dans sa langue que le chef et mon mari arriveraient le soir même, et qu'il y aurait une fête pour célébrer le succès de ce dernier. Dans un chuchotement la créature me glissa que mon mari avait décroché un si juteux contrat qu'il était officiellement considéré comme un des prétendants à la succession du maître, lorsqu'il prendrait sa retraite d'ici trois ans. Ah, ouais. Génial. Un des prétendants. D'ici trois ans. Non, mais oh ! Dégage de là, toi ! La reine, c'est déjà moi. J'aurais voulu lui dire ça, à cette grande chose aux pieds coupants. Mais dans ma torpeur glacée, j'ai simplement dit oui et je l'ai laissée entrer dans le vestibule vide. Elle l'a traversé sans enlever son manteau. Ses couteaux faisaient "clic clac clic clac" sur le parquet puis le bruit s'est effacé progressivement derrière l'escalier. Je l'ai entendu donner quelques ordres aux domestiques pour organiser la fête et puis j'ai cessé d'y prêter attention. Je me suis faufilée dans ma petite pièce, me suis laissée tomber sur un gros fauteuil rouge sang et je me suis endormie.

J'ai rêvé que mon sac s'était renversé par mégarde au sol. Un sac avec des affaires rattrapées. Il ne faut pas perdre ses affaires. Et puis, un autre jour, je retrouve ma montre grise que je ne savais pas avoir perdue, à l'endroit du sac échoué. Enfouie dans la terre. Le cadran complètement blanchi.

C'est étrange les souvenirs d'enfance. Souvent les rêves et la réalité se mélangent. Ce qu'on a désiré ou redouté se mêle à ce qui est arrivé, jusqu'à se fondre et se confondre.

Quand j'étais petite, je rêvais d'un monstre dont je ne voyais que la silhouette noire et floue. J'étais terrifiée et je cherchais à le fuir, mais il arrivait toujours à trouver où je me cachais et c'était une poursuite infernale jusqu'à ce que je me réveille, haletante.

Les rêves se sont transformés peu à peu. La dernière fois que je l'ai vu, ce n'était plus un monstre, mais un homme. Toujours une silhouette noire et floue. L'homme me regardait, sur le pas de la porte de la maison. Je dis la maison parce que je ne sais si c'était la sienne ou la mienne. Ou peut-être la nôtre.

Il restait à distance, tout comme moi. J'ai toujours mis du temps pour apprivoiser l'inconnu. Mis du temps et pris mon temps, aussi. Je n'ai jamais pu voir les traits de son visage. Je n'ai jamais su si je pouvais lui faire confiance ou non. Qui était-il ? Que voulait-il ? Que me voulait-il ? Je n'ai pas fui cette fois-là. Je ne me suis pas approchée non plus.

Une maison créée par et pour les animaux.

Le visiteur et l'habitant sont secondaires, tout juste autorisés à y pénétrer, et seulement à condition de ne pas déranger les poules, cochons, chiens, canards, poussins, vaches, chats... voire serpents, girafes, grenouilles, grand tétras.... Inversion des rôles? Cette maison est évidemment très contrastée dans son organisation pour accueillir tant d'animaux aux besoins si différents.



Je suis devenue reine. La reine des animaux de trait. Pour régner sur un royaume qui n'est rien, il est sûrement préférable de laisser son ego dans la grange, mais ça je ne l'ai appris que bien plus tard. J'étais si fière d'avoir une maison pour ma basse-cour. Je n'étais plus une cocotte parmi les poules, mais pas non plus celle qu'on peut confondre avec le coq. C'est moi qui me suis occupée de la propriété et c'était un dur labeur. J'avais peut être des ailes et des sabots mais je ne pouvais ni voler, ni galoper. Mes mains gantées restaient blanches. Notre intérieur demeurait vide comme la tête de mon mari. Dans une maison si froide, tout le monde garde son manteau.

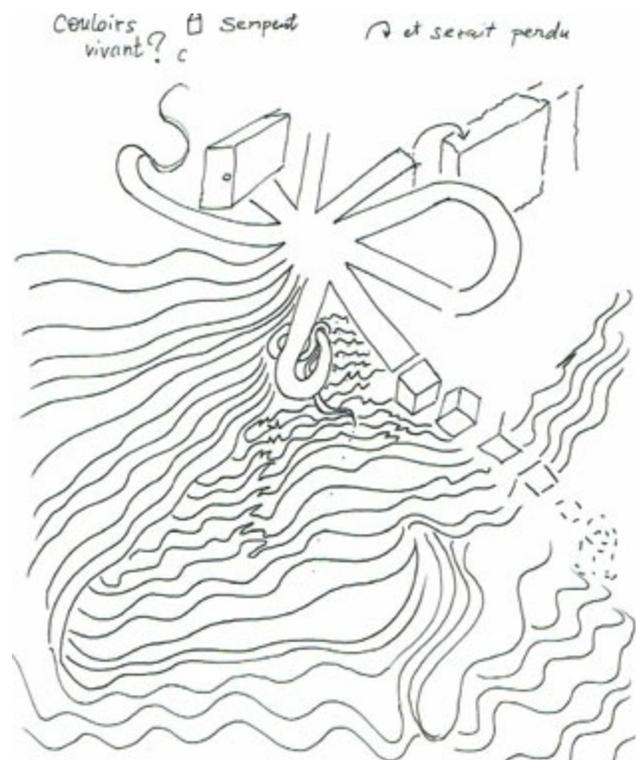
Les courants d'air vous transpercent et se fraient un chemin sous vos chemises. Le vestibule ne jouait plus son rôle protecteur depuis longtemps et souvent les portes claquaient contre la volonté de ceux qui les actionnaient. Les gonds métalliques grinçaient comme du vieux bois et parfois, en passant devant un salon immaculé, je sentais comme une odeur de ferme. Je serrais mon manteau contre moi un peu plus fort et m'éloignais sans comprendre que c'était moi qui sentais le vieux foin pourri.

J'avais une cour, une basse-cour. Autour de moi s'affairaient des êtres humains pour qui je peinais à ressentir la moindre empathie. Il les payait, je dictais leurs faits et gestes. Quoi de plus normal pour une lionne déchuë, une reine de pacotille, que d'attirer les mouches perdues de la région. Parfois, quelques-uns se présentaient à la porte, en guenille, cherchant à tout prix une piécette contre quelque service dégradant. "Laissez-moi balayer vos escaliers" disait l'un, "Je ramasserai les miettes de votre petit déjeuner d'entre vos draps" disait l'autre. Je les laissais faire, le plus souvent.

Un fois, alors que j'étais jeune mariée, une jeune fille se présenta à la porte et on la fit entrer dans le vestibule. Elle portait un nouveau-né caché dans son manteau. Elle voulut me le vendre, comme ça, sur le seuil du couloir et devant l'escalier. Tout le monde attendait de moi que j'agisse comme une reine, que je prenne l'enfant sous mes ailes impotentes de poule. La pourriture de mes oeufs se voyait donc probablement sur mon visage et empestait sûrement jusqu'aux pouilleux de la vallée. J'ai laissé l'enfant à sa mère. Je n'ai jamais pu en avoir, moi, des enfants.

Je repense parfois à ce petit visage fripé, dans les jupes souillées de sa mère, et mon coeur sauvage de chienne se serre un peu. Je contemple alors les volailles paresseuses, picorant les poussières sous les tapis, pendant que les chiens de garde corrompus traînent leur ventre à terre en prétendant chasser les pigeons malades. Les plumes, les poils, les pis plein de lait. La paille, la boue, les fientes. Ma maison est vide, mais un peu de saleté la réchauffera peut-être.

Une maison serpent avec des couloirs infinis, des portes innombrables. Au moment où nous pensons être tirés d'affaire en retrouvant notre chemin, le couloir tourne sans prévenir et nous égare dans ses méandres. Nous développons des stratégies pour retrouver notre chemin (cailloux blancs, fil d'Ariane...) mais rien n'y fait. Les couloirs sont-ils vivants et se déplacent-ils au gré de notre marche ?



Couloirs

De l'entrée de la maison partaient deux couloirs : un à gauche et un à droite. Malgré le luxe apparent de la demeure, ces deux boyaux étaient cloués de parquet grinçant. Des courants d'air glacé passaient et s'infiltraient sous les portes de chaque pièce. On se serait cru dans un château en Écosse. L'hiver, je devais porter des gants et un gros manteau pour les traverser. J'avais toujours eu un goût pour les fourrures, ça vous donne une allure folle et un soupçon de pouvoir sur la vie et sur la mort.

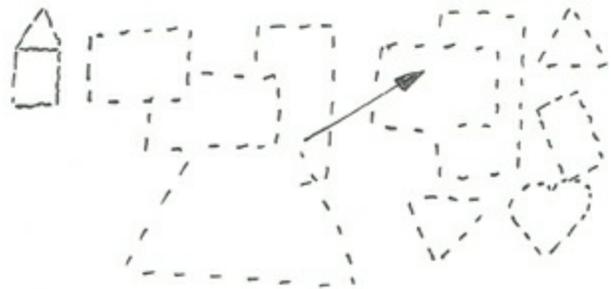
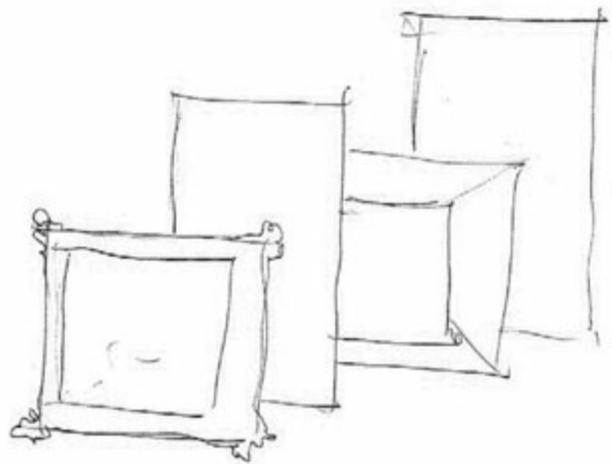
Au bout du couloir de gauche qui n'ouvrait sur aucune autre pièce, il y avait un escalier en pierre qui menait à l'entresol où se trouvait mon boudoir. A droite, après les portes successives des salons de réception, s'ouvrait la bibliothèque, que je visitais parfois, grande et lumineuse. Ces deux pièces étaient comme les deux mains du marionnettiste bipolaire qui jouait ma vie. D'un côté la lecture et le monde et de l'autre mon intimité la plus sombre et secrète. Entre les deux, les couloirs.

Je naviguais souvent dans ces entrailles glacées. A chaque passage, je refermais le col de mon manteau et glissais mes mains gantées dans les poches du vison. Ce qui me troublait le plus, sans que je ne fasse rien pour en changer, c'était que les murs étaient pratiquement nus mis à part un unique tableau dans chaque couloir. Les anciens propriétaires en avaient probablement d'autres mais avaient choisi d'abandonner ceux-là. Dans le couloir de gauche, une scène de chasse dans un cadre doré et fin, presque une fresque tant il paraissait long quand je le dépassais. On y voyait des chiens courir après une biche déjà blessée sur fond de forêt de pins. Au premier plan, un groupe d'hommes à cheval se pavanaient, des lapins sanglants à leur ceinture. Dans l'autre couloir, face à la porte du salon de musique, une marine. La mer était déchaînée, bleue, grise, noire, blanche et un navire aux

voiles déchirées se débattait pour garder la tête hors de l'eau contre le ciel noir.

Je connaissais chaque détail de ces deux tableaux, et des fois, en rêve, je me les racontais. Les hommes à cheval se noyaient dans la mer tandis que le navire blessé sauvait la biche des chiens enragés. Dans les deux couloirs, tout filait entre mes doigts.

Une maison qui met son visiteur en abîme : il pénètre dans un premier tableau, en devient un personnage, se fond dans son décor et ses costumes, jusqu'à repérer un nouveau dessin dans ce tableau, un miroir ou une fresque; il franchit une nouvelle étape pour plonger dans un autre univers. Et ainsi de suite. Chaque visiteur et habitant de cette maison crée une succession de tableaux imbriqués, tous porteurs d'une histoire, d'une ambiance, d'une époque.



There were 3 of us, standing barefoot on the shore where the tide comes in and pools up between the flat rocks.

The night air felt heavy.

There was a cloudy sky lit by the city's light pollution.

I needed to get past the rocks to a stretch of sand separating us from the ocean.

I had garbage in my hands.

The other two were ahead and I could no longer see them, but I could hear the waves crashing.

I hopped from rock to rock, but the pieces of garbage kept falling.

I looked down and saw a snake between the rocks.

My chest tightened.

There were small snakes between all of the rocks.

The garbage from my hands fell on the snakes as I

jumped.

They were waking up and I knew I couldn't make it to the sand.

My friends were gone.

Nous étions trois, debout, pieds nus au bord de la mer où la marée monte et forme des flaques entre les pierres plates.

L'air de la nuit pesait fort.

Le ciel nuageux était éclairé par la pollution lumineuse de la ville.

Je devais franchir les pierres jusqu'à la bande de sable qui nous séparait de l'océan.

J'avais des déchets dans les mains.

Les deux autres étaient plus loin et je ne pouvais pas les voir mais j'entendais les vagues s'échouer.

J'ai sauté d'une pierre à l'autre, mais les déchets continuaient à tomber.

J'ai vu un serpent entre les pierres.

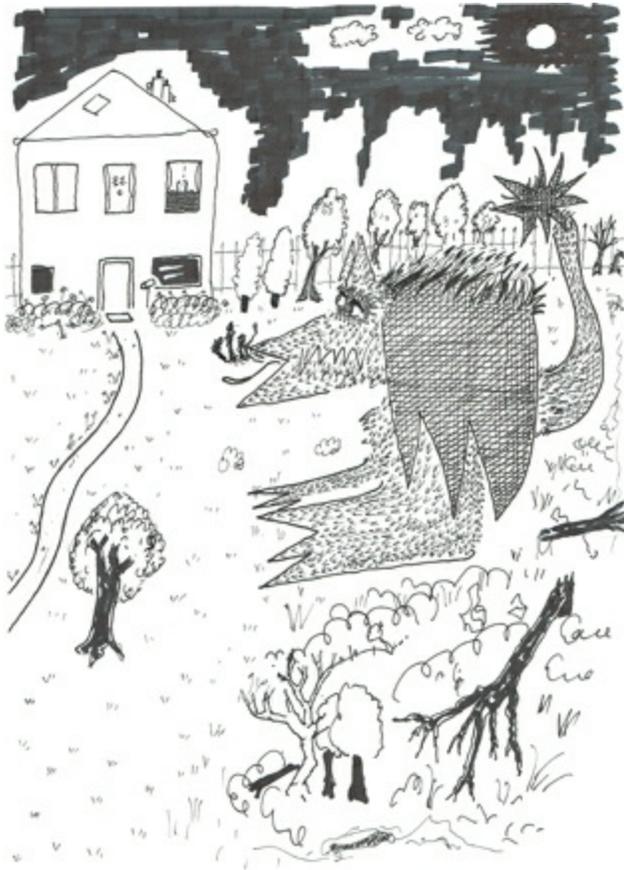
Ma poitrine s'est serrée.

Il y avait des petits serpents entre toutes les pierres.

Les déchets tombaient de mes mains sur les serpents quand je sautais.

Les serpents se dressaient et je savais que je ne pouvais pas atteindre le sable.

Mes amis avaient disparu.



Une maison avec quelques arbres et buissons sur l'avant, accueillante. En s'approchant pour entrer, la façade se révèle être plus dense et touffue que nous ne l'aurions imaginé, jusqu'à prendre la forme d'un bois épais. Un chemin se dessine, c'est l'entrée. Il ouvre sur une clairière où il ferait bon se prélasser. Des sentiers apparaissent et guident le visiteur vers les autres pièces de la maison. Certains sont larges et bien entretenus, d'autres presque enfouis sous la végétation luxuriante. Des ronces incitent à éviter certaines voies pourtant très attirantes. Oserions-nous prendre une machette pour en forcer l'accès ?

Jardin

Je suis un monstre jamais trop loin, un serpent ou plutôt un dragon, comme celui que les Vikings taillent dans le bois sur la proue des drakkars. J'effraie les uns et je transporte ceux qui succombent. La jeune fille de la maison m'a imaginé. Elle me voit toujours à l'avance lorsque je m'enroule autour d'elle : ses pieds que je mordille au début, les membres que je croque ensuite et puis le corps entier que je tords en tous sens dans des spasmes violents. Après je lâche un peu la prise et ça se calme.

Elle revient à elle, maintenant. Petite fille, je suis encore là et tu le sais. Je m'en vais mais je reviens. Je sors par la porte et je retourne par la fenêtre. Sois à l'affût! Je ne rôde jamais loin.

Foi de dragon, l'angoisse et la désolation ça me connaît. C'est le lot quotidien à la maison. La petite fille sombre dans des crises d'épilepsie et ne grandit pas comme les autres enfants. Ces humains naïfs ont tenté tous les traitements de la médecine classique. Ça me ferait rire si les flammes qui sortent quand ça arrive ne me brûlaient pas la moustache. Les parents se laissent duper par les zozos des thérapies alternatives. Ils aimeraient trouver celui qui peut vraiment guérir parmi eux. Heureusement il est dissimulé par tous les autres guérisseurs de pacotille. Cela me laisse le champ libre.

Que ne ferait-on pas pour ses enfants ? Se mettre en quête, guidé par l'espoir d'une guérison? Que ferait-on d'autre ?

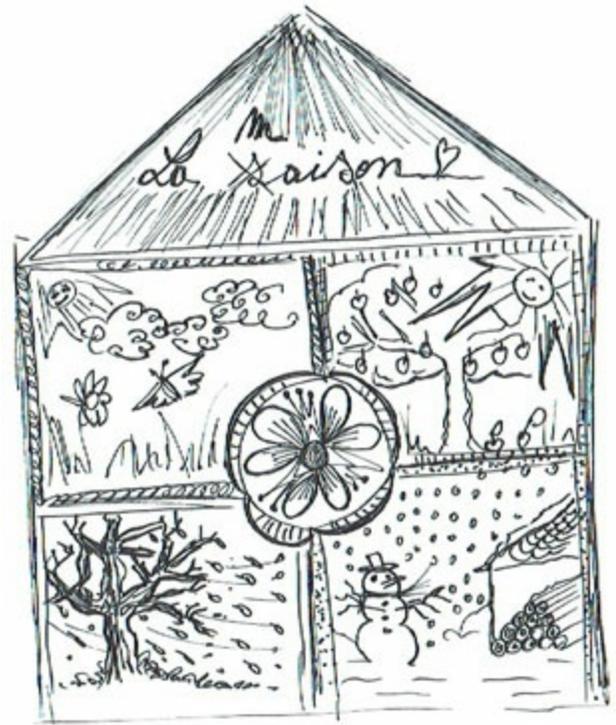
Puis, la famille a trouvé cette maison à l'écart. J'aurais déjà dû voir les signes avant-coureurs. Il y a un parc. Un petit bois. Et au bas de la propriété, la rivière. Au départ je n'ai pas vu le danger. Il y a là tout ce qu'il faut pour me détruire. La petite fille me perdra entre les arbres. Elle invoquera ses fantômes protecteurs: son grand-père à la tête d'oiseau, décédé trop tôt, un matou souple qui manie l'escrime et les arts martiaux et même... Satan. Mais que fait-il là ? Nous travaillons de concert d'habitude. Peut-être qu'il a changé? Ce serait fou. Et l'équilibre alors? Le monde va à sa perte.

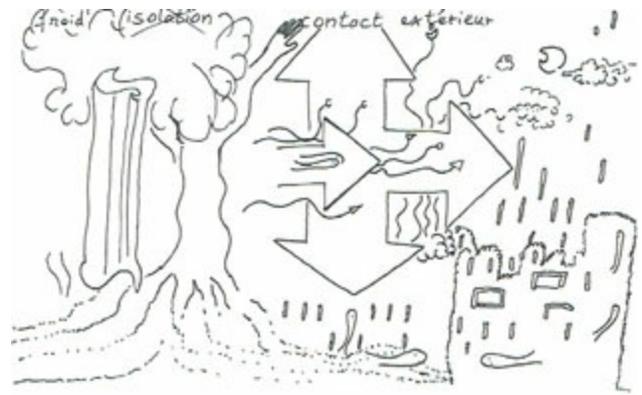
La nuit dans le bois, la petite fille me perd de plus en plus. Moi qui pensais pouvoir terroriser sa descendance sur des générations et des générations. Je les entrevois de loin dans le jardin. Toutes les incarnations passées, présentes et futures de l'enfant rient, courent, s'amuse. Elles m'ont noyé à moitié, l'autre jour dans la rivière. Depuis je me réfugie sur le toit de la maison. Je grelotte. J'ai froid. C'est donc ça avoir froid? Mes membres bougent je ne les contrôle plus. Je doute!? Moi qui crachais des flammes avant et réfléchissais après. Le temps passe vite.

Et cette petite fille qui rit à gorge déployée. Elle, se moque de moi.

Le soleil décline. Voilà il est parti. On est entre chien et loup - Ah! si j'étais un de ces deux là, au moins, je n'aurais pas cette... cette... trouille ? Le ciel disparaît dans un bleu profond et sombre. De moins en moins de lumière. Mon coeur qui bat de plus en plus vite. C'est nuit noire. Et son rire de plus en plus fort qui résonne dans le couloir. J'ai peur. J'entends ses pas claquer sur le carrelage fissuré. Elle arrive. J'en tremble.

Une maison comme en Chine ou au Japon, sans isolation, avec des espaces extérieurs entre deux pièces pour toujours garder le contact avec le climat, la saison, le temps qu'il fait, l'heure de la journée... sans se déconnecter des rythmes terriens naturels jusqu'à les intégrer dans son espace de vie intime.





Portes

Il fait jour, et c'est soudain la nuit.

Je connais ces lieux, mais pas vraiment.

Je cherche mon chemin et ma voiture garée dans un autre temps, un autre espace. Dans une autre vie?

Je descends, je le sens, je le sais, je le vis, je le vois.

Plusieurs étages, plusieurs niveaux.

Je suis pressée mais le temps s'effiloche à en brouiller toutes mes horloges.

Rencontres improbables entre strates de mon passé, de mon présent. Et de mon futur? Moi seule peut rassembler ces personnes aux trajets si différents. Y suis-je étudiante, mère, fille, amoureuse, amie ou étrangère?

Je demande mon chemin. Un inconnu m'ouvre une porte sur une sombre impasse. Je la referme sans l'ombre d'une hésitation.

Je me retourne dans la douce chaleur d'un établissement.
Plusieurs personnes connues s'y apprêtent à partir en voiture.
Pas avec la mienne, toujours restée enfermée dans un autre
chapitre.

Une des personnes reste à quai, avec qui j'aurais tellement
aimé voyager. Je ne souhaite pas être véhiculée par la seule qui
propose de m'accompagner.

Je commande un café noir. Moi, buveuse de thé invétérée.

Je souhaite prendre le volant pour aller là où je vais

"Moi qui ai des souvenirs à ne plus savoir qu'en faire" sort de
la radio à la lisière de mon rêve.

Des portes s'ouvrent, des portes claquent. D'autres se ferment, pour toujours parfois. Au premier étage, au fond du couloir, une pièce verrouillée. A l'abri des regards.

Un jour, un nuage noir est entré par une lucarne entrouverte. Il s'est enroulé autour de l'escalier en colimaçon. Il a glissé, tel un serpent silencieux et menaçant, jusqu'à la porte verrouillée. S'est glissé dessous. On ne l'a plus revu depuis.

Le stylo écrit tout seul sur le bureau, il écrit le chant qu'il a dans le capuchon, une chanson douce. La main le regarde, elle attend. Quand le stylo lève sa plume, la feuille s'envole avec ses notes noires et blanches, sur un rythme fluide et lent, jusqu'au grand piano noir qui trône au milieu du séjour. La partition se pose délicatement sur le clavier. Alors la main s'avance sur les touches et commence à jouer.

Soudain, la main hésite. Les notes s'affolent, elles commencent à danser sur le papier. Petit à petit, elles se transforment en fleurs, des roses en bouton, d'un rouge profond et velouté. Elles s'échappent de leur prison de papier, quittent la clé de sol pour prendre celle des champs et s'épanouir en grandes corolles lyriques.

La musique s'infiltré à travers les murs et y dépose ses mémoires.

Un air de musique

Arc-en-ciel d'émotions

Un air de musique

Clair sombre

Une chanson douce

On voyage

Des portes sont ouvertes

Des portes claquent

“J’ai changé d’avis, je ne pars plus en voyage. Rendez-moi ma petite clé.”

Une pièce fermée à clé

Une maison qui respire se fissure

Des larmes versées

La maison aime la pluie et les éclairs

La maison est mouvante

émouvante épouvante éprouvante

Le jardin est secret

La maison rêve

elle se crée

Salon

Nous nous sommes mariés dans le salon de sa grande maison. Lorsque je l'ai épousé, je pensais qu'il avait plutôt l'étoffe d'un leader. Il avait fait le beau sous la lune blanche qui baignait les murs du séjour. Il m'avait servi du champagne, écrasé des framboises sur les lèvres, et n'avait jamais tenu à ce que j'enlève mes gants blancs, même tachés du jus des fruits dont on se gavait. Il me prenait pour une reine et je le croyais fort et cruel. Il promettait notre ascension sociale imminente. Et de faire de moi une femme toute puissante alors que lui tiendrait la vie dans une main de fer.

« Tu voudrais la grandeur, ce n'est pas l'ambition qui te manque, mais l'âpreté sans scrupule qui doit la suivre ; tu as l'avidité mais tu rêves l'honnêteté ; tu voudrais l'illicite, mais sans avoir triché » (Macbeth, acte 5, scène 1)

Devant des invités inconnus il m'avait portée et m'avait fait danser comme une petite fille. Au plafond, dans un éclat de rire, j'avais vu un dragon majestueux dessiné comme au fusain et je m'étais sentie plus forte. Les murs et leurs décorations baroques devenaient floues pendant nos danses, et j'avais pris ça pour de l'amour. Après la fête qui me sembla durer des jours, je revins souvent dans le salon, mais je ne revis jamais le dragon.

Je ne connais pas de rêves qui ne soient des cauchemars.

Empêchements, entraves, boucles d'échecs, immobilisations. Au minimum.

Et c'est pourtant là qu'est, peut-être, sans doute, la "vraie"

vie. Là que ça, le grand ça, se passe. Et s'en va en fumée, évidemment, au premier battement de paupières du réveil - ou au deuxième, parfois. Rarement.

Le salon était toujours rempli de visiteurs plus rébarbatifs les uns que les autres, ce qui me rendait folle, irritable et impatiente. Impossible d'apprécier les sols lustrés, les balustrades suspendues et dramatiques, les tapis brodés et plafonds peints de chérubins dégoulinant d'amour. Quel ennui.

Le salon, pour moi, c'était le théâtre. En posant le pied sur les tapis tissés de fils d'or et de soie, je devais immédiatement jouer mon rôle d'épouse comblée et heureuse. Une fois assise sur le canapé aussi beau qu'inconfortable, n'ayant le plus souvent rien d'autre à apporter à la conversation des hommes et de leurs poules, je commençais à fixer une fissure sur le mur au dessus de la cheminée. Cette petite faille, que j'avais d'abord prise pour une trace de doigt, est devenue le point de repère de mes tourbillons. Dans les apéritifs les plus longs, alors que je devais souvent hocher la tête et sourire (parfois même rire), je perdais l'équilibre. J'étais une danseuse qui enchaîne les tours sur ses pointes, qui tourne la tête à toute allure pour la faire revenir à ce point qu'elle fixe. Pendant le millième de seconde où sa tête tourne, tout peut arriver. Si elle lâche prise, elle tombe.

Cette faille, cette fissure, cette fente, cette fuite, cette ouverture, est devenue comme mon reflet. Une amie vers qui me tourner quand je ne savais pas quoi dire et une mère qui me donnait la vie encore et encore. C'était le vagissement mural de l'imperfection dans le monde immobile de la convention sociale. J'étais la maîtresse de maison mais pourtant cette pièce n'était pas à moi. Je préférais partir et laisser la fissure à sa béance passive.



Une maison avec des enseignes qui clignotent, de grands escaliers monumentaux, des grooms en livrée qui nous ouvrent la porte vers des espaces plus vastes et exubérants les uns que les autres, avec des plafonds hauts en stuc, des fresques aux milliers de putti et des tentures épaisses. Des espaces dans lesquels chacun joue un rôle, un personnage. Tout cela se passe l'année dernière à Marienbad.

Bibliothèque

Tant de livres attirants... Danses de mots immobilisées dans des photos-phrases qui cristallisent, immortalisent un temps, une époque, un instant dans une forme de pensée, une idée. Des milliards d'individualités humaines à travers tous les temps qui nous livrent une réalité, la leur ou l'interprétation de celle-ci. Et les musées de ces tergiversations personnelles dits "bibliothèque". Fascinant et déroutant.

Toutes ces théories ne remplacent pas le vécu. Les sens en éveil. La magie d'une succession de manifestations des choses. Les choses...

Quand j'étais petite, je ne lisais pas. Je vivais. Comme tout le monde, je commentais intérieurement ce qui se passait autour de moi, j'écrivais mentalement des livres qui n'existeraient jamais avec la plume immatérielle de ma pensée. Mais je ne lisais pas.

Dans ma scolarité, les premiers livres obligatoires ont été pour moi comme des boulets à traîner. Pourquoi fallait-il lire ? Mes rêveries étaient bien plus moelleuses et fantaisistes que toutes les lectures forcées. Chaque mot imposé constituait un effort qui m'alourdissait : ingurgiter petit à petit, inéluctablement, la bouillie maintes fois réchauffée de l'éducation, cette façon de penser bien-pensante qui bridait ma liberté intérieure, mon opportunité de concevoir spontanément et authentiquement le monde. Cette liberté était déjà comme un cheval sauvage. C'était déjà trop tard pour la dompter et la faire trotter sur des lignes imposées. Elle était déjà trop habituée à galoper librement inventant des livres gratuits qui n'existeraient jamais mais qui, empilés sans aucune encombre spatiale, construisaient petit à petit

ce que je suis.

Un libraire, un livre, des pages, et beaucoup de mots. Beaucoup de dialogues, entre les lieux (d'écriture ?) Je crois que cet atelier me hante et se transforme la nuit en immense cacophonie plutôt réjouissante.

Salle de Jeux

Puzzle

Je vous écris du bout du monde. Il faut que vous le sachiez. (4)

Je ne retournerai pas chez moi. (10)

[Ç'aurait pu être un soir d'hiver banal comme tant d'autres.]

Les lampadaires électriques de la rue projetaient une lumière blafarde çà et là (9).

Des gens passaient. Je me détournais. [...] Je me réfugiai dans des rues plus noires.

J'aperçus un cadran qui me fit penser à une gare. (3)

Le temps tournait à la gadoue. Le gel ramassait ses oripeaux et tout se débandait. Le lendemain aurait un visage de boue et de coulures. Une mine de théâtrreuse après l'orgie. (8)...

[Les cieux] fondaient et ruisselaient en lignes rapides, comme des larmes sur une joue absente. (8)

Quand on regarde le ciel dans une rue, ça a l'air d'une rivière [...] se tortillant ; et les hirondelles passent dedans comme des poissons. (5)

Souvent les arbres tremblent. On recueille les feuilles. (4)

Je voudrais **[aussi]** vous **[(re)]** parler de la mer. Mais il reste l'embarras. Les ruisseaux avancent; mais elle, non [...] . Elle est comme ça. [...] C'est une grande embarrassée. [...] Plus tard peut-être, un jour elle avancera.(4)

[Ici tout grondait, dehors comme dedans.]

Je me sentais un peu malade et j'aurais voulu partir. Le bruit me faisait mal.
(6)

Il m'en venait des larmes [...] aussi à cause de certains souvenirs très loin. (3)

Je me suis arrêté**[(e)]** sur un banc tellement mes articulations me faisaient mal. (1)

La robe était belle, rouge, (1) dans le ciel morne de décembre. (2)

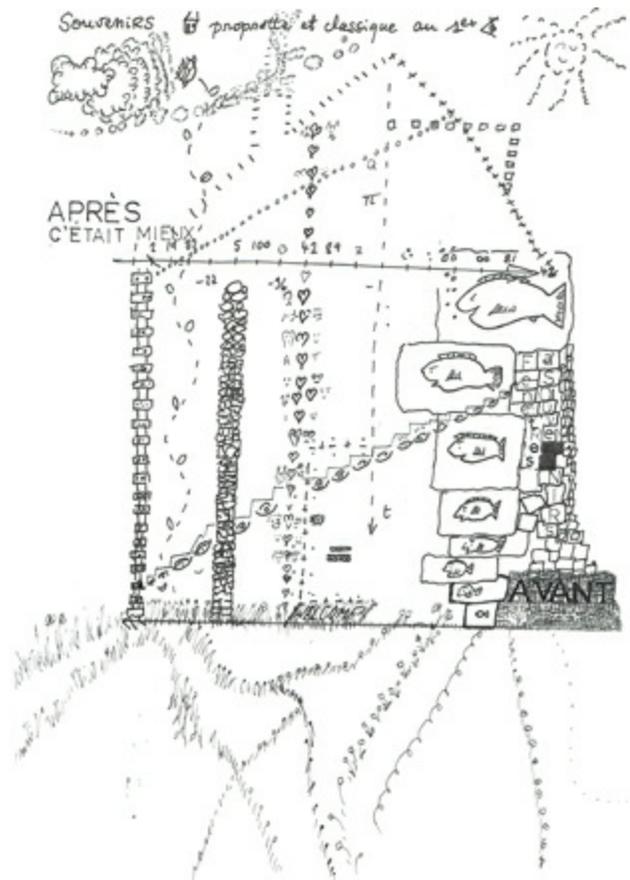
C'est la dernière image, pour lui. Il est assis à côté d'elle, il l'a prise dans ses bras, il essaie de la consoler. (7)

[Et c'est là, dans ce banal soir d'hiver, qu'il se dit :]

Je ne retournerai pas chez moi. (10)

Une maison propre, nette, rassurante, classique. A première vue. En approchant, des changements imperceptibles s'opèrent mais sans pouvoir discerner ce qui est transformé. Tout semble différent et pourtant tout est pareil. Confusion.

Aurions-nous rêvé? Notre perception nous joue-t-elle des tours?



Boudoir

J'aimais me tenir dans une sorte de boudoir contemplatif et y avais entreposé quelques effets personnels. C'était le seul endroit de la maison où j'enlevais mes gants. Mon mari n'avait pas commenté lorsque j'avais dicté la décoration de la pièce. Rouge : les murs, le fauteuil, la porte. Bleu : le sol, le verre de la lucarne au plafond. Or : les chandeliers, la serrure, la clé. Derrière cette porte massive, je rêvais, rêvais si fort que j'étais reine. Une fois, je vis même trois sorcières à barbes bleues : « l'immonde est beau et le beau est immonde » répétaient-elles. Elles disaient que je serais reine. Avec un fil d'or, elles tissaient une parure royale que je porterais le jour de mes funérailles - comme les moires antiques, elles brodaient mon destin, en ricanant de leurs voix d'hommes. Je voulais les croire.

J'aimais dormir dans cette pièce bien que je n'y aie pas de lit à proprement parler. C'était le seul endroit où j'arrivais à fermer l'oeil pour me détendre un peu. Il faisait trop froid dans le lit conjugal, même avec mon gros plein de soupe de mari dedans. Je somnolais près de lui d'un sommeil sans rêve, je me réveillais toujours plus fatiguée que la veille.

Je réussissais à chauffer mon petit coin avec un poêle à bois. C'était la plus petite pièce de la maison. Le plafond était bas et un peu mansardé, ce refuge était une sorte d'excroissance entre la cave et le rez-de-chaussée. Les murs étaient bruts, en pierres grises et mal taillées. J'imaginai que mes pensées noires se glissaient entre les interstices et se répandaient au dehors, comme une fumée que personne ne pouvait voir. Enfin libres.

Sur le gros fauteuil de velours rouge, je lisais parfois, mais j'écrivais surtout. Chaque jour, je laissais ma plume me dicter la façon dont la journée aurait dû se dérouler. Les carnets s'empilaient, contenant un monde duquel j'étais le centre. Dans cette petite pièce incongrue et absolument pas grandiose, mes rêves de règne et de splendeur prenaient toute la place.

Un jour, j'ai ouvert le tout premier carnet, celui de mon premier mariage.

Mon écriture ronde, avec des arabesques au bout des “s” et des coeurs sur les “i” me donna la nausée. Le fond n’était pas plus glorieux que la forme puisque j’y avais raconté mes angoisses de jeune mariée et les cauchemars délirants qui m’avaient forcée à porter des gants blancs tout le temps. Soudain, l’écriture change et devient la mienne : tout en majuscule, peu ou pas de courbes, droite et régulière. C’est le moment où j’ai commencé à porter mes gants. Je décidai de brûler les carnets de ma jeunesse dans le poêle. La fumée noire envahit le petit espace, transformant les objets familiers (guéridon, fauteuil, bureau, plume, encre, livres et repose-pieds) en monstres obscurs et menaçants. J’étouffais mais ne bougeais pas, jouissant secrètement d’être sur le point de m’évanouir pour enfin rejoindre celle que je suis en rêve. Jusqu’à ce que, lâchement, je sorte de la pièce en courant.



Une maison entièrement dédiée à la cuisine, avec des fours immenses cachés dans les tréfonds du bâtiment, des petits carrés d'herbes et d'ingrédients bien organisés, poussant dans des bacs surélevés en bois tous alignés dans une serre immense, sur laquelle donnent toutes les pièces utiles à la confection de mets succulents et oniriques : la salle des fouets, en carrelages brillants et parfaitement propres ; la chambre du mijotage, borgne, meublée de gros fauteuils rouges et mous; le boudoir du levage des pains; l'atelier d'épluchures, raclures et enlevage de toutes les peaux possibles, avec une rigole centrale pour évacuer les déchets et les liquides inquiétants...

Cuisine

Je me hâte et pénètre dans la cuisine. La vieille folle qui essaye de s'empoisonner dès que les autres ont le dos tourné est déjà là. Elle pense que la peste règne ici et nous a tous contaminés. Il y a effectivement quelque chose de pourri dans le frigidaire. La vieille parle toute seule avec son amant imaginaire, mort d'un cancer foudroyant.

L'odeur du café industriel et du pain toasté me donne la nausée. Je mange une vieille compote de couleur rougeâtre du bout des lèvres et jette un regard distrait vers le plan de travail. La vue d'une lame me glace d'effroi, mon sang s'arrête de couler.

“Est-ce un poignard que je vois là devant moi, la garde tournée vers ma main ? Viens, que je te saisisse. - Tu m'échappes, et cependant je te vois toujours. Fatale vision, n'es-tu pas sensible au toucher comme à la vue ? Ou n'es-tu qu'un poignard imaginaire, que le produit mensonger d'un cerveau en délire ?” (traduction par Benjamin Laroche Tome deuxième)

Mon visage se défigure, devient bleu et une grimace repoussante, non humaine, s'y dessine. Je pousse un cri atroce, j'ai la sensation qu'une force maléfique s'empare de moi. Ma voix fait trembler le café froid. La nouvelle cuisinière, occupée à trancher le pain, ne connaît pas les instructions me concernant. Tout objet coupant en ma présence est interdit. Elle arrête brusquement son geste à mon cri et se paralyse sans comprendre ce qui m'arrive : je ne peux quitter son couteau des yeux. Il semble comme suspendu dans les airs. J'ai l'impression d'avoir vu briller un reflet rouge sur sa pointe aiguë. L'univers autour de moi bascule, je tombe à genoux sur le carrelage froid et me retrouve à quatre pattes, comme une bête. Mes clefs rebondissent sur ma poitrine et frappent la cadence au rythme de mes battements de cœur. Je ne vois plus rien, un voile noir recouvre tout. Je frotte frénétiquement mes mains par terre, elles sont sales, si sales. Je voudrais pouvoir aller les laver dans de l'eau mais je n'arrive pas à me

relever. Mes membres sont de plomb, j'essaye de les soulever mais n'y arrive pas.

“Disparais, maudite tache, disparais, te dis-je! Un, deux... Bien, c'est le moment pour agir. L'enfer, que c'est ténébreux!”

Cellier

Ragoût d'Oulipeaux

Emincez une botte de sept lieues

Faites revenir à feu doux l'être aimé

Versez une larme pour déglacer

Rompez les conventions d'un brin d'actes manqués

Pochez-en au moins treize (à la douzaine)

Prélevez l'inceste d'un citron

Saupoudrez de souvenirs à l'écorce retorse

Pochez ceux qui résistent

Incorporez le tout au bouillon de culture

Ajoutez pour la forme une pincée d'oulipeau et du sel de guirlande

Mettez le coeur à l'ouvrage et le dindon dans la farce

Désinhibez le tout avec un peu d'huile de rotule

Laissez mijoter. Doucement. Longuement.

Servez sous cloche.

-FAIM-

California Roll

Pour un rêve d'océan pacifique, de falaises et de forêts de pins

pêches

amandes

mangues

fraises

et avocats

Mélangez les éléments sans les écraser. Gardez l'odeur pour en faire une meringue. Savourez seul ou avec une mouette.

Pour une ville qui n'existe que pour vous et beaucoup d'autres

collines

chansons

dahlia

brouillard

et des ponts

Disposez à votre guise en forme de fleurs dans les cheveux. Mettre de côté le sable de vos chaussures pour en faire une plage.

Pour un jardin parfumé et une vue sur la mer

thym

coriandre

roses

citronnelle

et une balançoire

Mettre au four pendant un été froid et profiter du soleil de septembre.

Tarte à la sérendipité

Ingrédients

- 4 œufs de jeune poule ardennaise (max 6 mois et 3 jours)
- 250 gr de farine poudreuse du moulin de la galette
- 250 gr de beurre baratté façon krishna
- Pour l'inconscient, plein, plein de sucre blanc, brun, jaune, doré, rouge, d'orge, de canne, perlé
- 3 belles pommes du verger du voisin
- Un p'ti coup d' rouge pour se donner du cœur et de l'estomac

Atmosphère

- Une gueule qui s'y prête
- Du sentiment, beaucoup, style tendresse
- De l'émotion, pas trop
- Du vent dans les voiles (vu le coup d'rouge)
- Des portes qui claquent
- Une vieille chanson française façon Halliday

Avec émotion et délicatesse, cassez les œufs, jaunes d'un côté, blancs de l'autre.

En chantant à tue tête « Moi, ma gueule... », attrapez avec vivacité et doigté le beurre (que vous aurez au préalable légèrement, très légèrement fait fondre sur le bord de la vieille cuisinière en fonte) et flanquez le dans les jaunes d'œufs. Mélangez, mélangez, mélangez, avec colère, acharnement, agressivité !

Laissez votre gueule en paix et occupez-vous des blancs. Ce sont vos ennemis : battez-les à plate couture. Ah non, ils doivent monter, monter,

monter.

Et hop, retour des blancs chez les jaunes. Là, un p'tit coup de rouge ne sera pas de trop pour ralentir la cadence.

Restent les pommes du voisin : des pommes, ça se pèle, se découpe en quartiers, se dépose dans le fond du plat, la pâte soyeuse par-dessus.

La porte claque, le vent s'engouffre dans la cuisine, le plat se retourne : tatata, dites-vous, voilà qui fera un chouette dessert à la tatin.

Johnny s'est tu, sa gueule a disparu, mais que reste-t-il de nos amours ?!

Chambre1

Une fois, une seule, Mister I. s'est vomi à l'aube sur une feuille blanche qui traînait. D'un seul jet : trois strophes de vers de 7 à 8 pieds. Rien à couper, rien à ajouter, nickel.

Mais depuis, court toujours mon lapin. Votre correspondant, votre 'répondant' n'est plus disponible pour l'instant. Long, l'instant.

There is an uncomfortable urgency in creation. A painful pregnancy followed by a troubled labor. It is the kind of pregnancy where the date of conception is but a blurry notion. When exactly was the date of your last fertile thought? You feel ashamed and pestered. You can't keep track of illusory events any better than you can catch yesterday's shadow. Why is it important anyway, you wonder. People want data. To feel safe. To feel control. So you submit to probing and prodding, human and machine. The ultrasound images are mysteriously opaque- blurry from all angles- no matter which way you contort yourself. Your story's pulse is weak and obstinate; it refuses to show the normal signs of development. You sense trouble coming. The incessant nausea. A burning fatigue that makes even the palms of your hands resist rubbing themselves together in the frigid wind. At least the nascent story- the fetus of an idea- imparts one solace: a self-driven urgency to work itself from your deformed writer's womb, through each layer of your derma until it can touch the light of day.

Il y a dans la création l'inconfort d'une urgence. Une grossesse douloureuse, suivie d'un travail difficile. C'est le genre de grossesse dont la date de conception n'est qu'une notion floue. À quand remonte exactement ta dernière pensée fertile ? Tu te sens honteuse et harcelée. Tu ne parviens pas à garder la trace d'événements illusoires, pas plus qu'à saisir l'ombre d'hier. Et tu te demandes: "Pourquoi est-ce important, en réalité?" Les gens veulent des données. Se sentir rassurés. Garder le contrôle. Alors tu soumets aux questions et aux pressions, humain et machine. Les images échographiques sont mystérieusement opaques - floues sous tous les angles - quelle que soit la manière dont tu te contorsionnes. Le pouls de ton histoire est faible et obstiné ; il refuse de montrer des signes normaux de développement. Tu sens les ennuis arriver. L'incessante nausée. Une fatigue brûlante qui fait que même les paumes de tes mains résistent à se frotter l'une à l'autre dans le vent glacial. Au moins, l'histoire naissante - le fœtus d'une d'idée - fournit une consolation : une chaleur intense qui se fraye d'elle-même un chemin depuis ta matrice déformée d'écrivain, à travers chaque couche de ta peau, jusqu'à toucher la lumière du jour.

A la mer du Nord, en bord de digue, un immense manège-
vaisseau de Star Wars, avec les "vrais" personnages en
costumes. Mes parents et mes deux enfants, petits, tous les
deux. Je leur demande de se dépêcher pour qu'il y ait encore
des places et qu'on ait les meilleures. Comme d'habitude, tous
se moquent (gentiment) de moi et me disent : "Pas de panique,
on a tout le temps". Je suis à bord avec mes deux enfants -
aux meilleures places vu que toutes les autres sont vides. Mes
parents nous regardent tourner (doucement). Je suis assise à
côté de mon petit garçon quand ma petite fille descend en
marche (pourquoi ?). Je crie parce que j'ai peur qu'elle ne puisse
plus remonter. Elle y arrive mais ses jambes sont alors
enserrées sur le bord du manège dans un cercle-menotte de
métal jaune. Mon père, dans son éternelle gabardine, s'éloigne
en disant qu'il faut absolument acheter et envoyer une carte
postale à...(qui ?) J'essaye de l'en dissuader, lui dit qu'on fera ça
après, qu'il ne pourra plus remonter sur le manège. Mais il me
répond qu'après, il sera trop tard et que la carte n'arrivera
plus (où ?). Il s'éloigne. Ma mère, comme d'habitude, ne dit rien.

Porte

“Ce qui est fait, rien ne pourra le défaire” (Acte V, SC I)

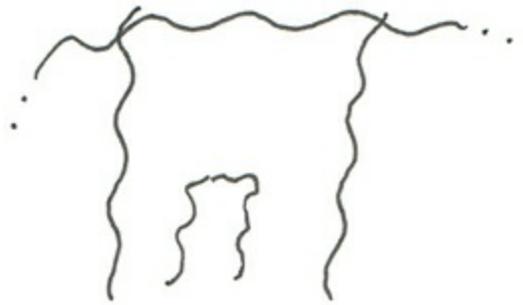
Est-ce l'ombre en face de moi qui vient de prononcer ces mots? Ils résonnent dans ma tête, comme une sentence prophétique. Le regard de cette femme pénètre profondément dans ma chair, me broie les os, déchire mon coeur et mes plus obscurs souvenirs. Coupable, je le suis, c'est certain. Mais quelle est cette faute commise qui souille mon corps et mon âme?

La porte qui accède à ces sombres traces du passé est cadénassée. Je n'en possède pas la clef. J'ai beau la secouer, elle refuse de s'ouvrir. Quelles immondices se cachent donc derrière ma mémoire close? Si la porte s'ouvre, quel monstre va-t-elle libérer? Sans un mot de plus, ma geôlière repart dans son antre, et me laisse seule au milieu du couloir et des courants d'air.

Une maison floue, aux contours indistincts, difficile à appréhender. Où commence le sol? A quelle distance sont les murs? Y a-t-il un plafond?... Impossible de le dire.

 floue

Perte de lunettes



Couloirs

J'enfile ma robe de chambre d'un vert maladif au-dessus de ma chemise de nuit et mets mes pantoufles molletonnées avant de sortir dans les couloirs. J'essaye de cacher mon corps le mieux possible du regard des autres. Même si je ne vois personne, j'ai la sensation que derrière chaque trou de serrure, quelqu'un me scrute et me dévisage d'un mauvais oeil. Je me sens nue, à vif, déshabillée... Je me dirige doucement vers la cuisine. *“La nuit lutte contre l'aube matinale.”* Le trousseau de clefs qui pend à mon cou émet un bruit métallique à chacun de mes pas. Ce cliquetis résonne dans les couloirs vides, comme les chaînes des âmes damnées qui purgent éternellement leurs peines dans les couloirs des enfers. Il me semble entendre une plainte, *“ce n'est que la chouette qui a crié, cette sentinelle fatale, dont le bonsoir est tellement lugubre...”* *Lady Macbeth, Acte II, Scène II* Serait-ce encore la nuit? Les paroles d'un conte me reviennent à l'esprit...

Des lignes, des lignes, et encore des lignes. Un fond gris. Des bois. Un train.

Pendant un hiver plus rigoureux que les autres encore, je suis restée seule, tandis que mon mari était à l'étranger pour prospecter d'autres maisons pour le compte de son maître. Du pays voisin, il m'envoya une lettre. Lui qui ne me confiait jamais rien, qui me disait à peine où il allait – ne voulant pas m'importuner, disait-il - avait décidé de me raconter un rêve éveillé qu'il considérait absurde. Il croyait avoir aperçu au fond d'une ruelle trois femmes hideuses qui portaient chacune une barbe bleue (une inquiétante étrangeté, non?) Elles lui avaient dit dans une langue magique qu'il serait roi. Il donnerait des ordres, sûr de lui et magnifique. *Mais bien sûr, mon vieux, ta*

bedaine partira spontanément dès que ton vœu se réalisera. Son vœu ? Mais non. Le mien.

Mon mari n'était pas rentré tout de suite. Je devais attendre son retour six semaines. De mi-janvier au premier mars, ça donnait le temps de réfléchir. Dans les longs couloirs glacés, je traçais inlassablement avec mon index ganté les arabesques compliquées des tapis. Je lacérais au couteau quelques rideaux hideux, avant d'accuser le chat. J'en voulais d'autres, des rouges, des bleus, des dorés. Je renvoyais presque tout le personnel, avant de les reprendre, comme ça. Six semaines, c'était long.

Bizarrement, le rêve est plus odorant que visuel : ça sent le vieux poulailler, le lait suri, le tablier usagé, la terre battue. Du fond du rêve, un courant d'air frais s'introduit, odeurs de fin d'hiver. De pluie, de moisi, de bois humide. Je les reconnais, mais d'où et de quand ?

J'ai dû les garder en moi sans le savoir. Mon rêve les a ranimées, ramenées à la surface, mais pourquoi cette absence d'images, de décor ? L'excitation, l'énervement me gagnent.

Je voudrais savoir où je suis. Suis-je en sécurité, en danger ? Seule ou accompagnée ? Malade ou pas ? Vivante ou morte ? Ne pas savoir m'épuise. Je vais encore me réveiller épuisée...

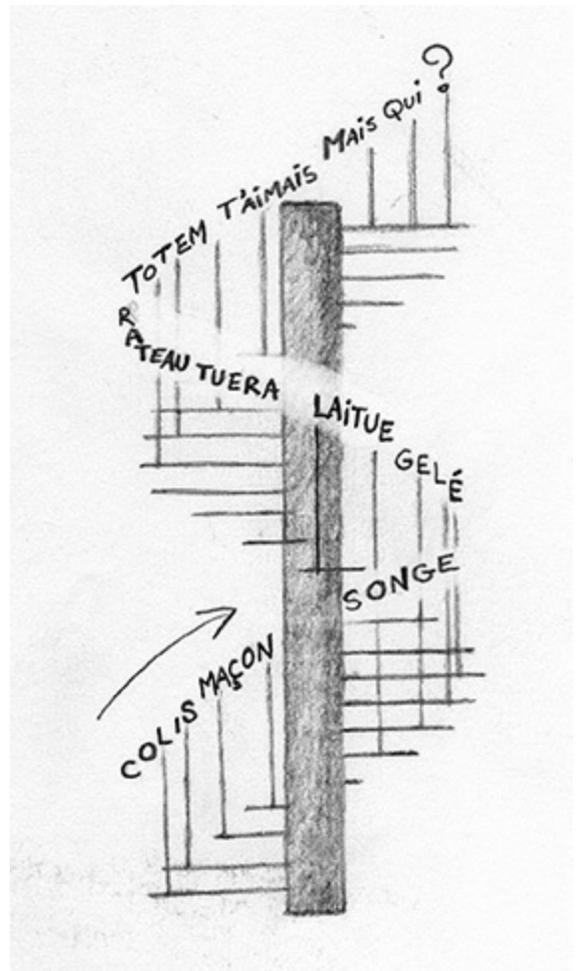
Escaliers

Au centre de la maison, un escalier en colimaçon traverse les étages, les reliant entre eux.

Ou pas. On n'en voit ni le début ni la fin.

On peut monter jusqu'au ciel et se retrouver la tête dans les nuages.

Ou descendre vers le sous-sol obscur, un trou noir qui mène on ne sait où.
Peut-être à l'oubli.



Entrée

Les journées avaient été longues, jamais je ne m'étais ennuyée autant. J'étais si contente de rentrer à la maison et pourtant il m'avait suffi d'un pas dans l'entrée pour comprendre que tout était différent. Le silence, les volets fermés, les pleurs incessants de ma mère, le regard sombre de mon père... Elle n'était plus là. Le lendemain, comme tous les jours, mon père irait au travail. Il porterait sa mallette de médecin avec le câble du stéthoscope ressortant de la fermeture.

« Amuse-toi bien » me dirait-il, dans l'idée de me rassurer ou de se rassurer comme peuvent faire les adultes, en imaginant que rien ne devait être différent pour moi. La chambre à coucher n'était maintenant plus que la mienne et pourtant je ne m'y étais sentais jamais seule. Sur les vitres de la grande fenêtre, les reflets et les nombreuses traces que j'apercevais de manière si limpide, remplissaient mes pensées et mes rêves dès l'endormissement jusque dans les premières lumières du matin. C'était mon secret, c'étaient mes nuits...



Une maison douillette dans laquelle nous avons le droit de sauter à pieds joints sur les lits, de se balancer des polochons à la tête, mais aussi de s'entortiller avec délice dans d'épaisses couettes de plume. Il y a autant de sortes de matelas et d'oreillers que de pièces. Nous pouvons passer de la chambre du repos à celle de l'amour en transitant par la chambre des batailles de dortoirs à la chambre des lectures à la lampe de poche sous les draps.

Chambre 2

Comme tous les jours, mon père nous embrasse dans nos lits, puis il va prendre le tram. Il porte sa mallette de médecin avec le câble du stéthoscope ressortant de la fermeture. «Amusez-vous bien» nous dit-il, à nous qui n'allons pas forcément passer une bonne journée. Je me suis toujours demandée pourquoi mon père, si attentif aux mots, nous quittait de cette manière.

Il travaillait dans le sanatorium ouvert aux débuts de sa carrière de médecin. Les patients venaient tous d'ailleurs, ils étaient sans famille pendant de longues périodes, ils adoraient mon père, si chaleureux et confiant dans la vie. Entre les collègues, par contre, les tensions étaient vives. Je ne le sus que beaucoup plus tard. Mon père proposait l'utilisation de nouveaux traitements alors que le chef de clinique avait besoin de consolider ses recherches sur les désinfectants.

Ma mère avait suivi mon père, non sans sacrifices. Elle aimait tellement sa ville d'origine et sa famille, où elle était si libre tout en n'ayant plus rien à découvrir. Elle se sentait bien seule ici, dans ce rôle de maman. Qu'est-ce que ça devait l'agacer cet « Amusez-vous bien ! » de mon père et pourtant il était si enthousiaste, si vivant, si joyeux... Nous étions d'excellentes élèves, comme mon père ; mais nous ressemblions à notre mère qui ne parvenait pas à se faire des amis. C'était souvent très compliqué.

J'ai rêvé que je cherchais quelque chose dans de grandes boîtes

en carton avec un motif à fleurs vertes et roses. Des draps propres, peut-être ? Mais doivent-ils être blancs ? En soulevant le couvercle, je trouve d'autres boîtes. Je reconnais celle où j'ai rangé les agendas scolaires décorés de mon adolescence. Et celle qui contient les carnets que j'ai remplis pendant mon premier voyage en bus à travers les Etats-Unis. Il y a aussi d'autres choses qui ne m'appartiennent pas : un sac, des chaussures, des ceintures, une ou deux robes. Je range mes affaires dedans, mais l'une ne semble pas être à moi. J'ouvre l'autre mais elle est presque vide. Dedans, quelques vieilles copies de français dont j'ai été fière. Je reconnais l'écriture de ma prof de l'époque. Je me demande ce que ça fait là, puisque apparemment, je ne suis pas chez moi. Je me souviens que j'ai déjà changé les draps.

Fenêtre

J'essayais de calmer ma sœur qui s'étirait en répétant des mots qui ne lui ressemblaient pas, être devenue géante, ne pas réussir à arrêter de casser, faire du mal, elle disait de ne pas la toucher, sa tête allait exploser.... Je m'aperçus qu'elle était brûlante et pleine de taches sur le corps. J'allais chercher mes parents. Mon père s'inquiéta beaucoup dès qu'il la vit. Elle avait une méningite et pouvait être très contagieuse. Je ne me souviens plus des détails, mais nous avons été séparées. Je fus envoyée dans la maison juste en face, Isolée pendant presque deux mois. Elle était toute proche, et pourtant on ne pouvait pas se rencontrer. On se saluait par la fenêtre. Parfois, les doubles rideaux étaient fermés, elle devait être en train de dormir. Quand elle était bien éveillée, on s'amusait comme des toutes petites filles à grimacer derrière les vitres, d'abord timidement et puis comme deux folles. Après, plus de nouvelles.

Salle de bains

La pièce était plongée dans le noir et je me mis à chercher furieusement la ficelle qui actionnait le plafonnier. Alors que ma main ne touchait que du vide, je réalisai qu'il n'y en avait jamais eu dans ce château aux lustres de diamants. Mais dans quelle maison se trouvait alors l'ampoule nue actionnée par la ficelle que ma main cherchait si désespérément ?

Quand finalement je frappai deux fois des mains et que la lumière fut, je me ruai vers le lavabo en marbre blanc. L'eau coulait sur mes doigts et sur la lame et prenait la couleur du sang, sans pour autant effacer celui-ci. Le marbre blanc se teintait de rouge et j'avais envie de couper mes mains.

Je vérifiai mon reflet dans le miroir argenté sur le mur et bien que mes cheveux soient ébouriffés, je ne vis aucune trace de sang sur mon visage ou sur mes vêtements.

Our Mirror

She and I are two sides of a mirror and only one of us truly exists.

The other is a reflection, cool to a touch that breaks us into a thousand ripples.

The real one of us, the one made of substance, is tangled up in many selves.

What I want, what I need, my image cannot give me.

Elle et moi sommes les deux faces d'un même miroir, et une seule est réelle

L'autre n'est qu'un reflet dont le contact glacé nous brise en un millier de rides.

La véritable moi, celle faite de substance est emmêlée dans tant de sois.

Ce que je veux, ce dont j'ai besoin, mon image ne peut me le donner.



Une maison construite avec tous les souvenirs accumulés par des générations d'habitants. Les murs sont composés de meubles, de caisses, de cartons, d'idées et de vieux draps. Ils menacent de s'effondrer à tout instant mais il suffit de colmater les fissures de l'oubli par quelque souvenir fraîchement glané ou par un bel objet plus vraiment utile.

Porte

Par la porte entrouverte, un rai de lumière blanche. Ou jaune. Et bleue. Plutôt rouge. Ou irisée.

Et. Ou. Pas. Encore. Plus. Jamais. Plutôt. Parfois.

Par le trou de la serrure de la porte entrouverte, un halo éblouissant sur le mur blanc. Ou tenu sur le mur bleu. Absent sur le mur gris. Flou.

Et. Ou. Pas. Encore. Plus. Jamais. Plutôt. Parfois.

Par l'embrasure invisible, un fouillis inaccessible. Ou un trou sans fondement. Un espace étriqué. Une brèche vers l'infini.

Et. Ou. Pas. Encore. Plus. Jamais. Plutôt. Parfois.

Un coffre ou pas. Scellé ou pas. Vide ? Avide ?

Sur une poignée, une étiquette: **INCONSCIENT**

Et. Ou. Pas. Encore. Plus. Jamais. Plutôt. Parfois.

Cheminée

- Tout ce que nous **NIIONS**, que nous **ÉTIONS**, que nous **TENIONS**
- Des **TICS** et des **TOCS INNÉS** parmi de **CONNES INTENTIONS**
- **CENT TOCSINS** qui **SONNENT** quoi et pour qui ?
- le **COÏT CONSENTI** d'un **NONCE COINCÉ** et d'une **NONNE** bien **CONSCIENTE**
- Une **TONNE** de **NICOTINE NIÇOISE** et de **TONIC NICOSIEN CÔTÉ**
- Des **ICÔNES OINTES** et des **NOTICES** de **TENNIS** (jeu où l'on se renvoie la balle)
- Un **STOÏCIEN CEINT** d'une **COTICE** qui **COTISE** pour le **CINÉ**
- Des **NON** et des **NENNI** qui **IONISENT** les **TENSIONS**
- Un **SONNET CONCIS** qui **TISONNE** les **INNOCENTS** qui **OSENT** la **NOCE**
- Un **COIN** où on **OCCIT** à la **SCIE** ou à la **CONICINE**. Les **OIES**, on les **NOIE**.
- Une **CITÉ** où on **INCITE**, où on **OSE**.
- **SINON**

Grenier

L'inconscient, c'est un rêve bleu. Ou un mur blanc. Ou un ciel blanc.

Ce n'est pas du petit lait.

Ce n'est pas un mouton qui broute, ni un mouton de Panurge.

C'est après la page blanche, mais avant la page noircie.

Ce moment de suspension.

L'inconscient, ce n'est pas une aube claire.

C'est un grand trou noir à l'ombre de nos secrets.

L'inconscient, c'est une angoisse. Un passé silencieux qui parfois fait éclater l'orage.

Un flash qui nous aveugle, ou bien nous éclaire.

L'inconscient, ce n'est pas le soleil qui réchauffe nos bras,

pas plus que le vent chaud ou l'odeur des pins.

C'est une eau de rabouilleuse. Boues, laves en fusion.

L'inconscient, ce n'est pas un long fleuve tranquille. C'est la mer à boire.

C'est la partie immergée de l'iceberg.

Ce n'est ni l'océan glacé, ni la glace à la fraise.

Ça n'a pas la consistance des roseaux pliés par le vent.

C'est une source d'inspiration. Ce n'est pas de la méditation.

C'est une autre version de la réalité.

L'inconscient, ce n'est pas tout à fait moi. Ou peut-être que oui?

Ou l'enfant que j'étais... L'inconscient, ce n'est pas une enfance foutue.

Ce peut être joyeux ou parfois ne pas l'être. Et ça dépend de moi, ou du goût de la pizza.

L'Inconscient n'est pas l'Autre. D'un côté le long "I", et de l'autre un grand "A".

Il est comme un murmure. Un murmure géant.

La radio dans ma tête qui fait du bruit du bruit du bruit.

C'est la voix que je fuis tout au long de la journée.

L'inconscient, ce n'est pas un grand n'importe quoi. Ce n'est pas à portée de n'importe qui.

Ce n'est que le décor d'une pièce nommée "moi".

Mon histoire génétique, mon empreinte générique.

Un souvenir, un peut-être, ou alors un oubli.

L'inconscient, ce n'est pas La Vérité, mais une seule perdue parmi tant d'autres.

C'est l'une des réponses à tellement de questions.

L'inconscient n'est pas triste. Mais parfois le devient.

L'inconscient, c'est du flou, c'est du fou, du fouillis.

Indomptable. Innommable. Hors-contrôle.

L'inconscient, ce n'est pas si facile à pêcher. Ce n'est pas familier, jamais domestiqué.

L'inconscient, c'est toujours une chevauchée sauvage.

Un esprit qui se perd et puis mélange tout. Un amas de mémoires qui traversent nos têtes et doucement cheminent tout le long de nos rêves.

L'inconscient nous mène par le bout du nez.

Pas à pas, passionnant, pas facile ou bien pas compliqué.

L'inconscient n'est pas toujours bien présentable. C'est une chose qu'on cache, qu'on ne veut pas montrer. Ce n'est pas "une personne recommandable". Il est peu fréquentable.

C'est un truc monstrueux.

L'inconscient, c'est le creuset de l'imagination.

C'est mon meilleur ennemi. C'est le pire des traîtres.

C'est un con qui sait tout sans qu'on ne lui demande rien.

L'inconscient ce n'est pas un cadeau qu'on reçoit.

Pas facile à digérer. Pas facile à rédiger.

Ce n'est pas inaccessible. C'est même inévitable.

Ce n'est pas un coffre trop fort, ni un lien de cause à effet.

L'inconscient est un système, complexe et infini, qui écrit l'indicible.

L'inconscient, ce n'est pas de la tarte. C'est toute la digestion des émotions et du vécu.

Ce peut être la meilleure ou la pire des choses.

L'inconscient, c'est un tas de poupées gigognes.

Ce sont les rêves qu'on porte en nous.

Une frise chronologique circulaire où les années sont des secondes et les heures, des saisons.

Un faux-semblant vivant, un téméraire joueur de cache-cache, un chevalier à l'épée de paille.

El inconsciente significa una oleada de placer sereno, llena de quietud y de paz que surge del fondo de la nada, inesperada e inquietante cuando se manifiesta

El inconsciente no es un puño duro de madera muerta, está vivo no inerte, aunque a veces golpee como tal, noqueando los sentidos que se han abandonado.

L'inconscient, c'est un film de science-fiction.

C'est le marionnettiste, et nous ses marionnettes.

L'inconscient c'est gratuit, c'est pour toutes les races.

Ce n'est pas une lointaine contrée. C'est dedans et dehors.

Tout en haut. Tout en bas.

Mon passé, mon présent, mon futur.

L'inconscient, c'est l'univers.

Ce n'est pas fini dans le temps ou l'espace. Ce n'est pas rectangulaire.

Ce n'est pas une surface où l'on se sent étriqué. C'est un immense champ ouvert sur nos possibles et sur nos impossibles.

C'est le frère du conscient, dépourvu de pouvoir.

C'est un film sans eau de rose. Pas une ciné-cure!

L'inconscient, c'est pourtant bien utile. Nécessaire, important. Vital.

Ce n'est jamais figé. Ce n'est jamais fini.

Un temps à inventer.

L'inconscient, c'est pas rien.

L'inconscient, c'est tout mou.

C'est pas délibéré.

Et c'est toute une histoire, mais avec un seul fil.

Une histoire à dormir debout.

Chambre 3

C'est mon mari qui m'a réveillée en me secouant doucement. J'ai ouvert les yeux et j'ai dévisagé l'homme que j'avais attendu pendant 42 longs jours. Il n'était pas beau. Nous étions sur le lit, couchés comme si je m'étais endormie là. Ma bouche était sèche et le goût de la déception était amer derrière mes lèvres maquillées (mais quand avais-je eu le temps de me barbouiller de rouge?) J'étais habillée et coiffée comme une reine. J'ai fait comme si tout était normal, bien que je n'aie aucun souvenir de m'être préparée ou déplacée. L'homme qui avait lui aussi eu une vision prémonitoire voulait montrer que je lui appartenais. Pour cela il essayait tant bien que mal de me faire asseoir solennellement devant ma coiffeuse afin de me poser des diamants autour du cou. Depuis qu'il savait qu'il serait peut-être roi, il ne pensait qu'à ça. Il était surexcité, rougeaud, il avait la respiration rapide et il transpirait à grosses gouttes. Je n'ai pas osé lui parler de ma propre vision, ni de mes errances domestiques pendant son absence. Je regardais cet homme dont je n'aimais ni le corps ni l'âme, me parler dans le reflet du miroir. Je voyais la chambre derrière nous. Le lit défait, ses bagages intacts, quelques livres à terre, un fauteuil usé, vert et à franges, dans un coin. S'il était roi, je suspendrais des tapisseries dorées sur chaque mur et je choisirais un lit en bois rare sculpté à la main par les meilleurs artisans. Si j'étais reine, je choisirais tout, jusqu'à la teinte des plinthes courant en bas des murs. Il essaya de me caresser la poitrine après y avoir accroché les diamants. J'écartai sa main et sortis de la pièce. Ce pouvoir, il ne l'avait pas encore.

Dans le noir il ressemble vraiment à mon père c'est fou ce qu'il lui ressemble et moi je tiens un couteau mais qu'est-ce qu'on fait d'habitude avec un couteau je ne sais pas je ne crois pas avoir déjà su en fait mais il fait noir mais je le vois là et l'autre aussi gisant mort je crois et le sang et le sang mais lui il dort non je ne sais pas je dois vérifier je dois le faire le couteau est dans mes mains et mes mains sont rouges encore une fois rouges si rouges et sa peau

est blanche et son corps est fort et le couteau est lourd mais ne brille pas et je suis plus forte puisqu'il est surpris si surpris de me voir au dessus de lui mais ça ne dure qu'un instant juste après il n'est plus rien mais il fait noir je ne vois rien sauf le sang sur la lame et sur mes mains encore une fois mais où sont mes gants ?

Let's just say there's a woman

Whose hands are her mother's

The creases on the knuckles

The way the forefingers twist to the right

The veins that crest the surface

And let's just say that

No amount of scrubbing, creams, products

Can erase the truth she must wear at the ends of her wrists

The bloodied hands of a Lady Macbeth

Imaginons simplement une femme

Dont les mains appartiennent à sa mère

Les plis sur les phalanges

Comment les index se tordent à droite

Les veines qui saillent à la surface

Imaginons qu'aucun gommage, aucune crème, aucun produit

Ne puisse effacer la vérité qu'elle doit porter au bout de ses poignets

Les mains d'une Lady M

Je m'éveille en sueur seule dans le grand lit conjugal. Le bruit de la pluie contre les carreaux me tire d'un sommeil brumeux et agité. Le soleil n'est pas encore levé, le ciel d'hiver reste noir bien trop longtemps. Aucun rayon n'a plus chauffé ma peau flétrie depuis de nombreux jours. Je veux me lever pour dissiper les cauchemars de la nuit accrochés à mon oreiller. Un peu d'eau claire, et je serai libérée.

Le dernier a laissé un goût de cuivre dans le fond de ma gorge et mes joues sont mordues de l'intérieur. Il me faut plus d'une minute pour réaliser que les draps sont souillés de sang, et que mes mains en sont couvertes, rouges et dégoulinantes, si bien que je crois d'abord que c'est moi qui saigne abondamment. Prise de panique d'être découverte ainsi, je me lève précipitamment. Le vertige qui me fait tomber au sol ne m'effraie pas autant que le couteau ensanglanté caché comme à la hâte sous le lit.

“On a tout dépensé en pure perte

Quand on a eu ce que l'on désire, mais sans bonheur.

Et mieux vaut être ce que l'on a détruit

Que de n'en rien retirer que cette joie qui s'angoisse.” (Lady) Macbeth Acte III, scène II

Porte

I could see a small door at the end of the passageway. It was barely half the height of my husband, for his stature was as tall as his beard blue. The smallest of the keys, once so cool, suddenly felt hot upon my fingers. I could do nothing to keep from raising my hand to the keyhole. The key slid in, sounding a triumphant click.

Quelles sont ces créatures — si flétries et si farouches dans leur accoutrement, — qui ne ressemblent pas aux habitants de la terre, — et pourtant sont sur la terre ? Vivez-vous ? Êtes-vous quelque chose — qu'un[e femme] puisse questionner ? On dirait que vous me comprenez, — à voir chacune de vous placer son doigt noueux — sur ses lèvres de parchemin... Vous devez être femmes, — et pourtant vos barbes m'empêchent de croire — que vous l'êtes ([Macbeth, Acte I Scène III](#))

Before my eyes, three witches rose from those wretched bodies, chanting and swaying in rhythm to the incessant drum beat of blood pulsing through my head. The witches offered me a single prophecy: I shall be queen.

I looked to my hands, as if reading their youthful lines would somehow resolve truth from fiction. My throat thickened upon seeing my once white flesh stained by the witches' royal red decree.

Quelles sont ces mains-là ? Ah ! elles m'arrachent les yeux ! — Tout l'océan du grand Neptune suffira-t-il à laver — ce sang de ma main ? Non, c'est plutôt ma main — qui donnerait son incarnat aux vagues innombrables, — en faisant de l'eau verte un flot rouge. ([Macbeth, Acte I Scène VIII](#))

The far off sounds of horses' hooves woke me from my ghostly reverie. I felt the vibrations of my husband's carriage bearing down on the castle while the witches danced and chanted in my head. Turning away from the taunting voices, I slammed the tiny door shut behind me. I turned the key in its hole and raced madly up the stairs to my room, staining my skirts in the places where my bloody hand held them. I threw those evil keys to my bed and myself to the wash basin, plunging my hands in the icy water. Scrub as I might, the stains would not leave. I ran to my wardrobe and hurried into a fresh set of skirts and a pair of clean white gloves to cover my treachery.

Je vis une petite porte au fond du couloir. Elle avait à peine la moitié de la hauteur de mon mari, dont la stature était aussi grande que sa barbe était bleue. La plus petite clé, jusqu'alors si fraîche, semblait soudainement chaude entre mes doigts. Je ne puis résister à lever la main jusqu'au trou de serrure. La clé glissa à l'intérieur, en émettant un claquement triomphal.

Une odeur nauséabonde frappa mon nez, faisant couler mes yeux dans l'obscurité putride. Dès que la faible lumière filtra derrière moi dans la chambre, je reconnus les corps desséchés des trois femmes disparues de ma Barbe Bleue, toutes couchées sur le sol encore trempé de sang frais. Je parlais à mes soeurs, d'une voix tremblante, les yeux fixés sur l'ombre horrible d'une barbe bleue, imprimée sur chacun de leurs visages tordus :

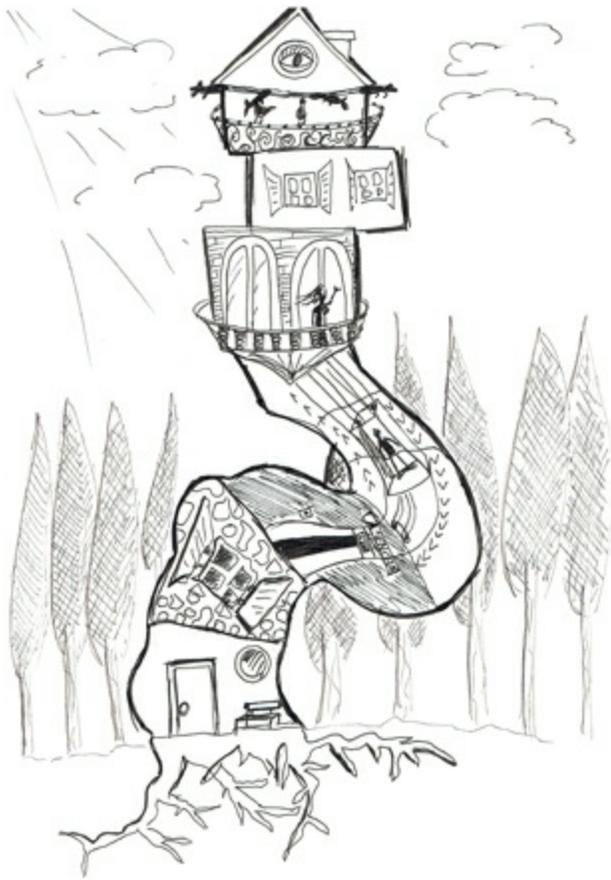
Quelles sont ces créatures — si flétries et si farouches dans leur accoutrement, — qui ne ressemblent pas aux habitants de la terre, — et pourtant sont sur la terre ? Vivez-vous ? Êtes-vous quelque chose — qu'un[e femme] puisse questionner ? On dirait que vous me comprenez, — à voir chacune de vous placer son doigt noueux — sur ses lèvres de parchemin... Vous devez être femmes, — et pourtant vos barbes m'empêchent de croire — que vous l'êtes ([Macbeth, Acte I Scène III](#))

Devant mes yeux, trois sorcières se levèrent de ces corps misérables, chantant et se balançant au rythme de l'incessant battement de tambour du sang dans ma tête. Les sorcières m'offrirent une prophétie singulière : tu seras reine.

Je regardais mes mains, sidérée, comme si la lecture de leurs jeunes lignes pouvait d'une manière ou d'une autre dégager la vérité de la fiction. Ma gorge se serrait en voyant mes doigts jadis blancs tachés par la royale prophétie rouge de ces sorcières.

Quelles sont ces mains-là ? Ah ! elles m'arrachent les yeux ! — Tout l'océan du grand Neptune suffira-t-il à laver — ce sang de ma main ? Non, c'est plutôt ma main — qui donnerait son incarnat aux vagues innombrables, — en faisant de l'eau verte un flot rouge. ([Macbeth, Acte I Scène VIII](#))

Le son lointain des sabots des chevaux me réveilla de cette rêverie atroce. Je sentais les vibrations de l'attelage de mon mari se ruant vers le château alors que les sorcières dansaient et chantaient au son du tambour dans ma tête.



Une maison avec une pièce par étage et mille étages jusqu'au ciel. Au centre du colimaçon, il y a un ascenseur de verre. Chaque étage a sa fenêtre panoramique, sa vue en meurtrière ou son balcon pour prendre la mesure de l'ascension et du paysage qui change à chaque étape.

Escaliers

Escalier - lier à fous - fourberie - ricochet - ch'est pas moi - moi émoi - émoi
quoi ?

et moi rien - rien à dire - dire ton plan - plan d'enfer - faire le mur

ESCALIER
À
F
O
U
S
FOURBERIE
R
I
C
O
C
H
E
T
CH'EST PAS MOI
M
O
I
É
M
O
I
ÉMOI QUOI ?
ET MOI RIEN
R
I
E
N
À
D
I
R
E
DIRE TON PLAN
P
L
A
N
D'
E
N
F
E
R
F A I R E L E M U R

... murmure du soir

Chambre 4

I checked my appearance in the silvered glass upon the wall and while my hair was wild I saw no traces of blood upon my face or clothes. I walked stiffly down the stairs to greet my husband, the blue of his beard faded from the miles of dusty roads behind him. Laughing lustily upon seeing me, he grabbed me by my waist, lifting me from my feet as if I were but a child's rag doll. "My princess," he breathed heavily into my neck, and wasting not a moment, nor a smile, "fetch me my keys." He dropped me to my feet and I felt the stickiness of my fingertips press against the starched cotton of the gloves as I smoothed my skirts.

I willed myself back up to my room, leaving my husband in the foyer below. I gasped with horror at my bed on which those evil keys lay in slowly spreading pool of blood. Ripping my gloves off I grabbed the keys and plunged them in the basin, already stained red from my hands; the water turned an opaque ruby. I grabbed a small vial of bleach from my washing basket and, detaching the smallest key, I carefully submerged it, praying for a clean deliverance from my husband's wrath. The bleach seared my fingertips as I pulled out the still bloody key.

Je claquai la petite porte derrière moi. Je tournai la clef dans son trou et me jetai de toutes mes forces dans les escaliers jusqu'à ma chambre, tachant mes jupes aux endroits où mes mains sanglantes les tenaient. Je jetai ces clefs diaboliques sur mon lit et plongeai mes mains dans l'eau glacée de la cuvette de toilette. J'avais beau frotter, les taches ne partaient pas. Je courus vers ma garde-robe et enfilai en vitesse des jupes propres et des gants blancs pour couvrir ma trahison, juste à temps pour entendre la voix profonde de mon mari qui m'appelait.

D'un pas raide, je descendis les escaliers pour accueillir mon époux dont le bleu de la barbe s'effaçait sous la poussière des milliers de kilomètres qu'il venait de parcourir.

Il rit d'un rire lubrique en me voyant, m'attrapa par la taille et me fit voler au dessus du sol comme si je n'étais qu'une poupée de chiffon. "Ma princesse" souffla-t-il bruyamment dans mon cou et sans perdre un instant ni un sourire, il me dit "Apporte-moi mes clés". Il me laissa tomber à terre et je sentis que mes mains étaient moites sous les gants amidonnés alors que je défroissais mes jupons.

Je me suis donc forcée à remonter promptement dans ma chambre, laissant mon mari dans le vestibule en bas.

Je suffoquai d'horreur en posant les yeux sur mon lit. J'y avais laissé ces maudites clés et elles baignaient à présent dans une mare de sang qui semblait ne pas en finir de s'étendre. J'arrachai mes gants et attrapai les clés pour les plonger dans la bassine de toilette. L'eau, qui était déjà teintée de rouge, devint profondément vermeille. Je pris un petit flacon de blanchissant dans mes affaires, et détachai la plus petite clé du trousseau afin de la tremper délicatement dans la solution. Pendant l'opération, je fis une prière pour que la propreté brillante de la clé me délivre de la colère sanglante de mon mari. Le produit brûla mes doigts alors que je sortais le petit objet toujours ensanglanté du flacon.



Une maison qui s'enfonce dans le sol et descend jusqu'au centre de la terre. Des couloirs mènent dans des grottes et des lacs souterrains, des postes d'observation permettent d'assister à la formation de poches de gaz ou de pétrole. Les squelettes des habitants plus anciens de la planète peuplent les passages. Le clou du spectacle reste le belvédère sur le noyau de la terre, le centre de tout. Attention, y arriver ne serait pas donné à tout le monde car les embûches sont sévères et nombreuses: éboulements, invasion de rats albinos, envoûtement par les fumets de champignons phosphorescents, engourdissement dû au changement de pression...

Escaliers

“Princess,” my husband growled up the staircase. “Descend. Immediately.” I turned to the doorway, hastily forcing my gloves back on and walked down once more, with Bluebeard’s huge set of golden keys clanking noisily on their ring, all but the smallest present.

Bluebeard grabbed the keys greedily from my hand, as if they were a precious treat he’d been fantasizing about for these many nights away. He shook the golden keys and in that instant his black eyes twinkled like the sparks of a deadly fire. He looked to me and growled in place of speaking. I took a step back and heard him growl once more, but this time his growl was joined by the faint but steady beating of a drum. I could only assume it was my blood beating inside my head, but as I gathered the courage to look in my husband’s eyes, I could see from his pulsing veins that the beating drums were in him too. He swiveled around searching for the sound, and finding no source, unsheathed his silver dagger. “Princess,” he said in a gravelly tone, “you will pay for your disobedience.” I considered throwing myself on his feet and begging for mercy but I knew that none would be forthcoming. “You found your sisters and now you will join them,” he continued. My knees felt weak and I stumbled backwards, catching myself on the ornate woodwork of a large armoire. Bluebeard advanced on me, eyes wide, mouth slightly open, right hand raised with blade. The drums continued and Bluebeard threw his head over his shoulder to see the basement door fling open and the three witches issue forth cackling, chanting, and drumming on their bloody breasts.

And thus he fell, my Bluebeard. Slain with his own knife, leaving a stain that no amount of washing will make clean.

“Princesse” grogna Barbe Bleue en bas de l’escalier. “Montre-toi immédiatement”. Je me dirigeai vers l’embrasure de la porte en hâte, essayant d’enfiler mes gants le plus vite possible. Je descendis encore une fois, tenant comme le pire des cadeaux les innombrables clés du maître de maison, tintinnabulantes et grinçantes sur leur anneau de fer.

Barbe Bleue saisit avidement les clés de ma main, comme si elles étaient une gâterie dont il rêvait depuis des nuits et des nuits. Il secoua le trousseau doré, et l’espace d’un instant ses yeux noirs brillèrent de l’étincelle d’un feu meurtrier. Il me regarda et grogna plutôt qu’il ne parla, recula d’un pas et émit un grondement plus fort encore. Son cri rauque fut rejoint par le battement lointain mais régulier d’un tambour.

Je ne pouvais que supposer que le battement était celui du sang de mes veines résonnant dans ma tête. Mais, alors que je rassemblais le courage de regarder dans les yeux de mon mari, je pus voir dans la veine saillante de son front que les tambours battants étaient aussi en lui. Il pivota, cherchant l’origine du son et n’en trouvant pas la source, il dénuda la lame d’argent de sa dague. “Princesse” dit-il d’un ton rocailleux “tu payeras pour tes bêtises.” Je considérai un moment de me jeter à ses pieds pour lui demander pardon mais je savais que rien ne serait changé. “Tu as trouvé tes soeurs et maintenant tu vas les rejoindre” continua-t-il.

Mes genoux tremblaient et je trébuchai à reculons, m’agrippant au bois sculpté de l’armoire. Barbe Bleue avança vers moi, les yeux écarquillés, la bouche entrouverte, la main droite brandissant la lame. Les tambours battaient encore. Lorsqu’il jeta sa tête par dessus son épaule, il vit la porte de la cave s’ouvrir brusquement et les trois sorcières en sortir. Elles avancèrent vers nous en croassant et en psalmodiant, frappant comme des tambours leurs immondes poitrines sanglantes.

Et c’est ainsi qu’il tomba, mon Barbe Bleue. Mort de sa propre lame, laissant une trace qu’aucun récurage ne pourra effacer.

Cave

Dans ma cave, dénuée à présent des décorations baroques que je lui avais infligée, ils étaient alignés comme des allumettes prêtes à prendre feu. Ils étaient tous là, et moi je les regardais d'en haut, comme une reine.

Chapelle

Je retourne vers ma région d'origine. Je passe par ce carrefour bétonné, pollué, déprimant. Juste là, au tournant, une école qui a toujours attiré mon attention, sans raison consciente. Quand j'étais petite et que je rêvassais dans la voiture, je me demandais ce qu'il s'y passait quand des étudiants en sortaient à des heures "non-scolaires". Un peu plus loin, je rentre dans un bâtiment. Je ne sais ce que j'y fais. Je comprends plus tard que j'y suis pour y recevoir un massage. Le masseur est des plus fantasque : un homme de taille moyenne à la ligne fine, cheveux noirs gominés, longue moustache étirée, spiralée vers le haut aux extrémités. Qu'est-ce que je fais là? Zapping et déjà le massage... Délicieux! Un orfèvre. Il parle à l'oreille de chacun de mes muscles, de chaque centimètre de peau et il leur dit: "je sais ce que vous traversez". Et ceux-ci lui répondent: "quel plaisir que tu nous comprennes, nous pouvons enfin nous détendre".

Plus tard, un connaisseur des rêves m'a dit: je suis sûr que c'était Salvador Dali qui vous massait! Ses peintures parlent directement à nos inconscients!

Jardin

Des graines s'envolent ça part dans tous les sens

A la rencontre de nos rêves et pensées

Mon inconscient infiniment grand

se glisse comme un serpent dans l'infiniment petit

et sa langue lèche les aspérités, espérités

espérances errances

dans l'espace temps qui se détend et n'efface jamais que ce qui n'existe pas

J'existe ? Qui existe ?

Je crée mes rêves ou mes rêves me créent ?

Je suis née de mes rêves peut-être ceux de quelqu'un d'autre

Des graines s'envolent ça part dans tous les sens

Création à plusieurs voix plusieurs voies,

c'est quand qu'on va où

Sur la voie avec ou sans issue

Issue de qui Issue vers où ?

Issue verrouillée

rouillée, mouillée, touillée, souillée

c'est parti pour un tour dans la boue,

c'est fou comme on y revient toujours, dans sa mouise adorée

Pourquoi donc s'y vautrer ?

Pour arriver à bon port ?

Des graines s'envolent ça part dans tous les sens

s'envolent par la porte ouverte de la cage dorée

rejoindre les étoiles que j'ai au fond des yeux

dans l'obscurité de mes nuits blanches

étoiles filantes, lentes, lentes

à quelle vitesse s'enfuit tout ce à quoi on ne pense pas?

ça s'enfuit où?

dans les contes peut-être

les contes défaits

les contes des fées

ça s'enfuit pourquoi?

ça s'enfuit vraiment?

Tout conte fée.



Une maison volante, flottante,
mouvante, qui peut se dématérialiser
et se reconstruire à son gré, prendre le
visage d'une maison hantée terrifiante
aux mille pièges et sortilèges pour
soudain se métamorphoser en
adorable petit chalet alpin avec ses
géraniums, ses rideaux à carreaux
rouge et blanc et sa fontaine d'eau
pure.

De cette nuit, comme tant d'autres pourtant, il reste ceci :

d'immenses couloirs qui s'entortillent sur eux-mêmes et ne mènent nulle part. Des escaliers pareils. Des ascenseurs auxquels il manque un seul étage (celui où elle doit descendre) et qui continuent à monter infiniment, jusqu'à crever le toit, vers le ciel. De grandes salles d'apparat, vides, qui ne sont jamais celles qu'elle cherche, au coeur de l'immeuble de son (ancienne) entreprise.

En somme : des agencements insensés, des géométries absurdes, comme dans les gravures de M.C. Escher.

No exit.

Grenier

Le vent siffle à mes oreilles. Des bourrasques se livrent bataille. Lorsque j'étais enfant, je pensais que des spectres hantaient notre grenier et cherchaient à m'attirer vers eux par leur gémissement. Sorcières, fantômes, vampires, tous, ils étaient là, tapis dans la pénombre et prêts à m'emporter. Je prenais craie, ail et sel comme talismans afin de me protéger de leurs mauvais sorts, montais tout en haut de la maison et poussais la porte du grenier. Un fin rayon de lumière s'échappant de la lucarne éclairait faiblement les ténèbres de la pièce. La poussière en avait pris possession et y régnait en maître. Il fallait fermer la porte, marcher calmement dans l'obscurité, ouvrir les volets de bois et vite se retourner pour voir s'ils s'étaient bien tous envolés. Chaque fois, mon ventre se nouait lorsque je traversais le grenier. Je voulais me retourner et m'enfuir, mais c'est ce qu'ils attendaient tous, ces monstres cachés dans mon dos : une hésitation de ma part, et me voilà dévorée. En même temps mon courage m'enivrait: j'affrontais seule une armée de créatures immondes sorties tout droit de mes pires cauchemars et les repoussais d'un simple geste. Une fois la lumière dans la pièce, elles avaient disparu, terrorisées qu'elles étaient par les rayons du soleil.

Aujourd'hui, ces monstres se sont blottis dans un coin de ma tête, ils ronronnent doucement, réchauffés par mes pensées bouillonnantes et mes désirs enflammés. Ils font partie de moi ces monstres, comment pourrais-je m'en séparer?

Observatoire

Quand on appuie sur sa conscience, bien souvent, il en sort des mondes vastes et dévastés, des trucs pas clairs. Parfois, cela ressemble à un infâme brouet sans saveur, une espèce de liquide tiédasse et gluant.

Aujourd'hui, mon esprit est en voyage, en croisade, en guerre. Et si on allait à la ligne au lieu d'aller à la guerre ? A la ligne à la pêche, à la ligne claire, à la ligne 211 ?

Un jour, mon esprit est vraiment parti en voyage. C'était pour un reportage dans un pays en guerre. J'avais encore oublié mes lunettes, mon précieux et fidèle aide-mémoire.. Autour de moi, c'était le brouillard. Plus moyen de me rappeler pourquoi j'étais là ! J'ai eu beau appuyer sur ma conscience, à l'en écrabouiller, rien d'autre n'en sortit que des larmes de dépit. Quelques souvenirs informes affleuraient à cette conscience à la dérive. Plus d'aide-mémoire, seulement un broyat de souvenirs. Plus de passé ni de présent, mais un continent de ruines, restes de ma guerre encore fumante. Moi être reporter, tout petit reporter. Reporter à quand ? A quand la difficile confrontation avec ma légendaire myopie?

Comment avais-je pu ne pas discerner dans ses yeux sa peine à me voir l'abandonner en même temps que mes lunettes? Alors que ses yeux, loin de toute théorie, ne reflétaient que l'instant présent.

Je suis retourné à toute l'étendue de mon imbécillité pour enfiler mon pyjama.

Porte

“Ah, ces mains ne seront-elles donc jamais propres?”

“Encore cette odeur de sang! Tous les parfums de l’Arabie ne purifieront pas cette petite main. Oh! oh! oh!” (Acte V, sc I)

J’entends claquer une porte. Mes clefs se balancent au bout de leur corde tel un pendu, la mort est toute proche, son souffle froid me chatouille la nuque. Je sens qu’on m’empoigne fermement. Quelqu’un ou quelque chose me porte jusque dans le couloir.

“À l’aide, emmenez-moi!” (Acte II, sc III)

Que cela cesse enfin! Dès que je franchis la porte, j’arrête brusquement de crier. Ma vue revient, tout redevient calme.

Trottoir

Un vieux tram vicinal ramenait vers leurs belles maisons les élèves de cette école qui, pour être alternative, n'en était pas moins sacrément élitiste.

Et rien que pour ces gentils petits gosses de riches (voire de quelques pauvres intellos égarés), afin d'éviter à leurs bourgeoises petites jambes de devoir marcher jusqu'à l'arrêt d'en bas, il s'arrêtait, ce tram, au mépris total de son propre règlement, entre deux arrêts, juste en face du "bollewinkel[u][v][w][x]".

Ceux que leurs parents, ou leurs gens de maison, venaient cueillir dans leur auto de luxe étaient déjà partis par l'autre côté. Ceux du vicinal tiraient, eux, leur fierté de rentrer tout seuls, comme des grands.

Jusqu'au jour où l'un des papas des vicinaux, un papa qui jamais n'avait pu venir chercher sa fille à l'école parce qu'à 15 h 30, lui, il bossait - jusqu'à ce jour donc où, comme par miracle, il était apparu au coin de la rue de l'école.

Et que fit-elle, sa si gentille fille tant aimée, les mains encore collantes de lard au chocolat ? Elle lui passa sous le nez en courant avec ses copains pour attraper au vol le vicinal qui, entre deux arrêts, ramassait certes les gentils petits bourgeois - mais évidemment pas les papas, même les plus gentils, même les moins bourgeois du monde.

Alors il s'est tapé la descente jusqu'au vrai arrêt d'en bas. Il a attendu le tram suivant. Il a fait tout seul le trajet du retour. Et retrouvé sa si gentille petite fille tant aimée qui l'attendait à l'arrêt de leur maison. Au bord du trottoir. Au bord de l'abîme.

Cinquante ans plus tard, elle y est encore.

Porte

Qui ferme la porte?

Qui interdit, toi ou moi?

Ou les autres, les Ancêtres ceux qui hurlent, qui disent

SILENCE! Secret défense! Renégate! Infidèle!

Et si on s'alliait, toi et moi contre le surmoi?

Fenêtre

Hola inconsciente: Nos vemos las caras de nuevo, esta vez no estoy echada, envuelta por el sopor en mitad de la siesta o abandonada por la noche a tu merced de vaivenes lumino-tenebrosos; más bien erguida frente a la ventana con todo mi espíritu alerta y en un estado de alegría quieta, dispuesta a obedecer tus pautas sin resistencia. Te acepto tal cual llegas, gracias por venir a verme.

Qué es lo que me motiva a escribir?

La vida que encuentro más allá de lo evidente. El tercer, cuarto, enésimo plano de significado y de relación que hallo en la segunda o quinta lectura de lo que ha quedado plasmado sobre la página. La vida propia que mis palabras disfrutan al ponerse juntas o separadas por vínculos y barreras insospechadas y geniales. El hallazgo del rayo que aparece cuando menos se lo espera.

En resumens, la vida.

Bonjour, inconscient. Encore une rencontre, cette fois je ne suis pas couchée, assoupie en pleine sieste ou abandonnée par la nuit à la merci de tes fluctuations lumino-ténébreuses ; non, je suis debout devant la fenêtre, mon esprit tout entier alerte, dans un état de joie tranquille, prête à obéir à tes règles sans résistance. Je t'accepte tel que tu es, merci de venir me voir. Qu'est-ce qui me pousse à écrire ? La vie que je trouve au-delà de l'évidence. Le troisième, quatrième, énième niveau de sens et de relation que je perçois à la deuxième ou cinquième lecture de ce qui a été capturé sur la page. La vie qui anime mes mots au moment de s'assembler ou de se séparer par des liens et des barrières inattendus et géniaux. La découverte du rayon qui apparaît lorsqu'on s'y attend le moins. En deux mots, la vie.



Boîte aux lettres

chère amie,

Parfois, on se prend un coup, parfois on tombe, mais toujours ce désir de se relever et d'aller explorer plus loin, voir ce qui se cache dans les ténèbres.

Une vie, tu vois, ce serait comme un lien, un cordon tendu, une grande envie, une folie, parfois le vide, tu comprends?

C'est comme se pencher au bord d'un gouffre ou d'un précipice, retenir son souffle, et sauter, expirer tout l'air contenu dans les poumons. Plonger la tête la première dans un grand tourbillon. Il y a comme une sorte de frénésie dans l'air, c'est électrique, attention à la décharge! Aïe!

Tu entends? Un frémissement, une caresse, une douce inquiétude. Je me retourne, personne. Bizarre, non?

Ton dragon

Mon dragon,

Tu dictes mes pensées, certaines de mes réactions intuitives ou incontrôlées, mes attitudes naturelles ou spontanées. Il ne faudrait cependant pas que tu croies que tu es le seul maître en ton domaine ! Il serait temps que tu redescendes de ton piédestal et que tu partages ton aura et tes influences mystérieuses. Tu es un chef d'orchestre discret et silencieux, mais tu n'es rien sans moi, ton double. Je suis permanente, omniprésente, indispensable à la vie. Concevoir, imaginer, réaliser... tout cela est création. Mais aussi sentir, observer, contempler, méditer, rêver... En toute modestie, je suis ce qui relie au monde, par des actions insignifiantes ou gigantesques, peu importe. Bien sûr, toi, tu m'influences et guides mes pas. Mais reconnais-le, je te nourris aussi. Grâce à mes aventures, mes découvertes, mes explorations, tu te développes et tu libères de nouveaux horizons. Tu te crois maître absolu, tu ne vois pas je suis là pour t'alimenter et te faire évoluer.

Ton amie

Chère créature,

Mmmh. Le désir de vivre me tient chaud dans ma chambre de jeune fille..

Je suis dans mon cocon, ma bulle, ça me berce.

Mais parfois j'ai envie de te secouer, te malmenier un peu, te donner un bon coup de pied pour que tu arrêtes de te traîner. Fini d'hiberner!

Les bourgeons ont éclos, il fait vert, jaune, bleu. Allons dehors, oui?

Je te dévoile mes principales sources de création. Mon vécu, mes émotions, mon ressenti, mes sensations, mes sentiments, mes cinq sens mais aussi la nature, des images, des textes, des mots, une muse, mon imagination. Je peux aussi créer à partir de ce que je vois avec mes mains, des crayons, des pinceaux et de la peinture.

La création est un doux refuge qui me libère de la triste réalité et m'invite à la poésie, au goût du beau.

Je me nourris également de la création artistique des autres ; je la déguste et la savoure à pleines dents.

Ton amie

Chère demoiselle,

Ce qui me relie à toi est une sorte d'émerveillement des observations du quotidien. Des situations incongrues, des scènes de vie captées en passant par là, puis ailleurs, puis encore un autre quartier.

Après, viennent les questions et les doutes et bla bla bla et blibliibli et blo blo blo blo ...oh lala ce texte me saoule un peu. Ça me paraît un peu convenu tout ça. L'impression d'avoir déjà entendu ça ailleurs.

La créature

Chère créature,

Depuis que j'ai laissé mon père prendre le tramway tout seul, j'ai envie de t'écrire. Cette nuit, je ne résiste plus. Pourquoi t'exprimes-tu avec des symptômes inexplicables? La création d'une personne, ça vient de l'intérieur, ça vient de toi, je crois. Si j'oublie comment écrire mon nom, comment prendre ma fourchette, comment coiffer mes cheveux, c'est ta faute, non? C'est toi qui te trompes, qui n'appuies pas sur les bonnes commandes ! Ça me fait peur: tu me fais faire n'importe quoi. Si tu appuies sur toutes les touches à la fois, alors je ne réponds plus de rien. Je me demande encore comment dans le chaos total j'ai pu voir une créature comme toi qui m'oblige à ne plus m'écouter. Je veux dormir quand je dois dormir, me laver les mains des peurs, et ne plus faire n'importe quoi. Les symptômes inexplicables s'accumulent et tu es responsable.

Je me méfie de ton pouvoir magique.

Ton amie

Chère amie,

Ton message me va droit au plus profond du coeur et touche en moi un secret inavoué jusqu'ici. Mais puisque tu sembles m'avoir devinée, je dois te confier ceci: il m'arrive de me créer moi-même, de me construire seule sur mes propres fondations.

Alors par moi et malgré moi se dresse peu à peu mon propre édifice. Mais au bout du compte, je m'évapore et tout cela peut t'appartenir. Tu seras comme une Lady M sur une scène en chantier qui se lave les mains du sang de l'ambition tout en dormant debout. Dans ce bordel, c'est la (ré)création. C'est la folie, LA folie, tu vois? C'est beau souvent. D'avoir découvert cela te rend bien précieuse à mes yeux.

Tu es la première à qui j'ose confier ce secret. J'espère que tu n'en seras pas trop choquée. Surtout, n'en parle à personne.

A bientôt.

La créature.

Redoutable oiseau de feu.

Je te remercie pour tes aveux. C'est clair. C'est limpide. Je suis sûre qu'au fond, tu regrettes de m'avoir fait peur. Tu étais avec moi quand je sortais la nuit et tu me faisais faire n'importe quoi. Je ne veux pas tout renier de mes actes mais tu dois bien l'admettre: mon hystérie, c'est toi! Je suis hystérique, je crois. L'hystérie c'est donc moi ?

L'hystérie ce serait ça?

Tu m'emmènes là où je ne veux pas aller, au risque de me perdre. J'aurais voulu rester en bons termes avec toi, mais quelque part, je ne peux m'empêcher de t'en vouloir. Je doute que nous restions amies désormais. Il vaut peut-être mieux en rester là.

Adieu

Chère amie,

Je me permets de persister à t'appeler amie parce qu'il me semble qu'entre nous un lien irréductible s'est noué. Je comprends ton courroux. Mais je t'invite à rester ouverte et perméable aux tourbillons que je t'inspire. Car nous formons une bonne équipe et pourrions ensemble découvrir de nouveaux territoires... J'espère de tout coeur garder le contact avec toi.

Restons amies si tu le veux bien.

La créature

Poste restante

A notre insu, à la bibliothèque, l'idée nous trottait dans la tête depuis longtemps : consacrer trois mois à voyager dans les coulisses de notre psyché, explorer les ressorts cachés de nos capacités créatives, faire le tour de notre univers intérieur en 90 jours...

Je ne suis pas spécialiste de l'inconscient, mais comme tout le monde, je sais qu'il est l'une des pierres de la création.

Par quelle circonvolution est-elle arrivée à la surface précisément au cours de ce printemps 2015 ? Etait-il nécessaire de le savoir ? Nous nous sommes contentés de découvrir au fur et à mesure tout ce que l'inconscient pouvait nous (dé)livrer comme révélation : un atelier en forme de plongée « à la croisée des mondes », une exposition « IKONE » toute en transparence, une mémorable séance de « psychanalivre »...

Artistes-maçons et publics maîtres d'œuvre peuvent compter sur lui, un peu comme sur un architecte de l'inspiration. Nous ne maîtrisons pas tout ce que nous bâtissons, et a fortiori pas tout ce que nous écrivons.

Mais une voix nous disait également qu'une livraison supplémentaire serait nécessaire, il nous faudrait une médiatrice ou un médiateur qui pourrait matérialiser cette alchimie par l'écriture, quelqu'un susceptible de faire surgir l'inconscient au bout des doigts...

J'aime l'idée que nous pouvons être maladroits malgré nous, diaboliques avant tout, et cachottiers de secrets que nous ne connaissons pas. À cause de ces alibis-là, j'ai accepté de donner cet atelier.

Un nom s'est glissé discrètement dans notre esprit : une animatrice prête aux expériences, aux innovations, capable de concilier contrainte et liberté...

Et puis, pour quelqu'un qui a commencé à empiler des mots principalement à l'ère du numérique, le thème proposé par la bibliothèque Hergé, « inconscient et création », me parlait de ce que les machines font de nos créations. Inconscientes et créatives, oui, sûrement. Nous pouvions faire confiance à la mise en commun instantanée pour nous faire des surprises.

...qui peut amener un collectif à devenir plus que la somme de ses individualités ; qui sait animer les nouvelles technologies pour leur donner de l'âme... Et qui serait certainement prête à l'occasion à manifester une certaine dose d'inconscience !

Qui est inconscient, est-ce nous ? Est-ce l'application qui consigne pour nous ?

Très vite, diffusée par toutes lignes - canaux numériques ou de papier - la machine promotionnelle de l'atelier s'est emballée, générant spontanément un groupe consistant et mobilisé , qui s'est incarné comme par magie dans la bibliothèque.

Qui est créatif ? Est-ce vraiment nous qui écrivons ou sommes-nous portés par l'outil ?

Il se tinrent d'abord à distance. Une des premières manifestations fut un chant choral lointain, une impro polyphonique, comme un concert des différentes voix de l'inconscient, qui semblait s'échapper de nos livres, une cérémonie à la fois ludique et rituelle, une « sacrée introduction » dont nous n'aurions jamais osé briser la ferveur...

Avant de commencer, je n'avais aucune assurance que nous répondrions à ces questions. Mais elles étaient quelque part.

Et puis l'ambiance s'est faite de plus en plus feutrée. De loin en loin, on apercevait aux fenêtres de la bibliothèque des silhouettes furtives, ici isolées, là en groupe ou en duo, à la tombée de la nuit, plonger dans d'étranges dialogues, chuchotant, penchées sur les écrans de notre EPN avec un degré

de concentration palpable...

Mon idée était d'entraîner les hommes et femmes qui se présenteraient (une quinzaine au total) en laissant aux machines tout pouvoir d'inertie ou de ressort pour le groupe.

Frappés par ce singulier « rayonnement » typique des bibliothèques, nous avons eu la conviction qu'un chantier important se déroulait, nous avons pressenti qu'on pouvait construire un bâtiment sans pelle ni pioche, sans foreuse ni marteau-piqueur...

Comment expliquer ce qui porte un projet collectif ? La confiance qui s'installe ? L'assurance que ce qui échappe nous guidera ? Une certaine inconscience de l'enjeu ? (écrire un ebook en six séances). En tout cas, nous l'avons fait, et c'étaient des ateliers un peu fous où les claviers crépitaient et chaque texte devenait une pièce à convictions.

Peu à peu, l'ancre s'est ouvert ; transitant via le google drive initiatique, nous avons découvert l'aspect final de ce projet pilote : une construction tout à fait étonnante, un univers unique aux intérieurs multiples, un dédale vertigineux et bien organisé... Oui l'inconscient pouvait bien être une pierre de la création... Et sur cette pierre, les participants avaient construit une maison !

Et si les femmes apparues étaient toutes la même et vivaient dans la même maison ? Et si on écrivait cette maison ?

C'est une propriété déroutante, où l'on se perd pour mieux se retrouver, où les murs murmurent d'étranges histoires, où les chambres se font l'écho de destinées mythiques, où l'on croise Shakespeare et Perrault...

Bonne promenade dans cette bâtisse aux configurations à géométrie variable ; bonne rencontre avec cette femme qui a fui un conte et une tragédie, pour y vivre.

Bonne et joyeuse entrée dans cet « Ancre ouvert » ! Bienvenue au cœur de cette expérience d'archi-texture !... Bonne découverte du nouveau titre de notre « maison d'édition de l'inconscient » !

Aliette Griz

&

Daniel de Loneux